



DECEMBRE 1983

BIMESTRIEL N° 6

# BRABANT

LEWISBIQUE  
Archives

98

# BRABANT

Revue bimestrielle de la Fédération Touristique de la Province de Brabant, pour la Communauté française

**Président: Emile-Georges Courtoy, député permanent**

**Vice-Présidents: Jacques Marchal et Claude Rothier-Boels, députés permanents**

**Directeur: Gilbert Menne**

**Secrétaire: Rosa Spitaels**

**Secrétaire adjoint: Alex Kouprianoff**

**Rédacteur en chef: Yves Boyen**

**Lay-out: Marc Schouppe**

**Assistante: Nadine Willems**

**Imprimerie: Van der Poorten s.a.**

Prix du numéro: 80 F.

Cotisation 1983 (6 numéros): 400 F.  
Siège: rue du Marché-aux-Herbes 61  
1000 Bruxelles

Tél.: (02) 513 07 50

Télex: B BRU B 63.245

Bureaux ouverts de 8.30 h à 17 h. Les bureaux sont fermés les samedis, dimanches et jours fériés.

C.C.P. de la Fédération Touristique du Brabant:  
000-0385776-07

**Les articles sont publiés sous la seule responsabilité de leurs auteurs. Ceux non insérés ne sont pas rendus.**

Il existe une édition néerlandaise de la revue «Brabant» qui paraît également tous les deux mois et qui contient des articles originaux.

Les lecteurs qui désirent obtenir les deux éditions (française et néerlandaise) de la Revue sont priés de verser la somme de 700 F au C.C.P. 000-0385776-07.

Affiliée à la Fédération de la Presse Périodique de Belgique (FPPB).

## SOMMAIRE 6 - 1983

|   |              |
|---|--------------|
| Le tourisme et les handicapés, par Gilbert Menne  | 2            |
| Jolies places à Bruxelles et en Brabant (4), par Yvonne du Jacquier   | 6            |
| Cinq ans d'expositions thématiques d'art naïf à Bruxelles, par Hubert Coenen                                    | 14           |
| L'Ilot Pachéco, par Alain Monderer  | 20           |
| Visites guidées de l'Eglise Saint-Jean-Baptiste au Béguinage, à Bruxelles, et du quartier environnant, par Y.B. | 24           |
| L'Institut provincial pour handicapés de l'ouïe et de la vue, par Roger Vandeputte                              | 26           |
| De-ci de-là à Bruxelles et en Brabant avec Amédée Lynen, par Georges Renoy                                      | 33           |
| La Route des Six Vallées (4), par Yves Boyen  | 41           |
| Avis et Echos recueillis et présentés par Y.B. et A.T.  | 52           |
| Les manifestations touristiques   | Couverture 3 |

**ICONOGRAPHIE PHOTOGRAPHIQUE:** Le tourisme et les handicapés: Guy Cobbaert, INBEL et A.C.L.; Jolies places à Bruxelles et en Brabant: Willy et Roland Caussin; Cinq ans d'expositions thématiques d'art naïf à Bruxelles: A.C.L. (Bruxelles) et Christine Valkenberg (photo de Madame Mimi de Néeff); L'Ilot Pachéco: Jean d'Osta et Alex Kouprianoff; Visites guidées de l'Eglise Saint-Jean-Baptiste au Béguinage: Roland Caussin; Institut Provincial pour handicapés de l'ouïe et de la vue: Christian Dehennin; De-ci de-là à Bruxelles et en Brabant avec Amédée Lynen: Collection appartenant au Service de Recherches Historiques et Folkloriques de la Province de Brabant; La Route des Six Vallées: Willy et Roland Caussin, Alex Kouprianoff, Christian Dehennin, Hubert Depoortere et Georges de Sutter; Avis et Echos: documents aimablement fournis par la Caisse Générale d'Epargne et de Retraite, par le Marché des Antiquités et du Livre du Sablon, par Roger Versteegen et par les Archives d'Architecture Moderne.

Au recto de notre couverture: l'hôtel de ville de Bruxelles, à ranger parmi les sept «nouvelles» merveilles du monde, est, sans conteste, le monument civil le plus représentatif de l'architecture gothique en Belgique. Bien que construit en plusieurs phases, qui s'échelonnèrent de 1402 à 1454, il forme un ensemble grandiose que rehausse encore la pureté de ses lignes. Sa tour est un chef-d'oeuvre de légèreté; la nuit, sous les feux croisés des projecteurs, elle domine la Grand-Place de son insolente beauté. (photo: P.F. Merckx).

Au verso de notre couverture: Villers-la-Ville: les ruines de l'ancienne abbaye cistercienne de Villers figurent parmi les plus belles et les plus captivantes de l'Europe. L'église abbatiale en constitue la pièce maîtresse. Ses dimensions sont impressionnantes (90 mètres de haut; 40 mètres de large à hauteur du transept, les voûtes s'élevant pour leur part à 23 mètres du sol). En hiver, les ruines ne sont ouvertes au public que les dimanches et jours fériés, de 12 à 16 heures. (photo: Roland Caussin).

# LE TOURISME ET LES HANDICAPÉS

par Gilbert MENNE



Le handicapé physique moteur est confronté, aussi bien dans sa vie privée que dans sa vie professionnelle, au problème des barrières architecturales qui constituent un des principaux obstacles à son adaptation professionnelle et à son intégration sociale, nous l'écrivions dans un précédent article (1). Il en est malheureusement de même pour ses loisirs: hôtels, restaurants, campings-caravans, centres sportifs et de détente, musées, centres culturels, bibliothèques, théâtres, cinémas, autant de difficultés d'accès qui attendent le handicapé et qui lui interdisent souvent une activité culturelle ou touristique normale.

L'accès des handicapés aux bâtiments accessibles au public a seulement été déterminé par le législateur le 17 juillet 1975. La loi fixe certaines normes d'accessibilité pour les nouveaux bâtiments ainsi que pour les constructions faisant l'objet de transformations importantes. Les bâtiments visés par la loi sont précisés par l'arrêté royal d'exécution du 9 mai 1977. Il reste hélas l'adaptation des bâtiments anciens et c'est dans ce domaine que tout l'effort reste à faire.

## Les communications

La première préoccupation du handicapé est bien entendu son mode de transport. Dans le secteur **des transports en commun**, il est préférable, plutôt que de procéder à des aménagements particuliers, de prévoir dans les gares et les stations des installations accessibles à la fois au public et aux handicapés. L'ampleur des moyens budgétaires nécessaires, aussi bien dans ce secteur que dans celui de tous les autres bâtiments accessibles au public, ne permet guère d'entrevoir une amélioration de la situation avant des décennies.

**En page de gauche:** Louvain-la-Neuve: le piéton y est roi; toute la circulation automobile se faisant en sous-sol. Des rampes en pente douce doublent chaque artère.



Le passionnant musée archéologique de Nivelles est hélas inaccessible aux moins-valides.

C'est ainsi que le métro bruxellois est impraticable aux moins-valides et que la S.T.I.B. a prévu pour eux des minibus spéciaux.

Le seul remède reste la voiture particulière. Une fois arrivé à destination, le handicapé devra garer son véhicule.

La norme légale prévoit une **place de stationnement** sur 25, d'une largeur suffisante pour permettre les manœuvres du fauteuil roulant, située près de l'entrée du bâtiment et signalée par un panneau.

Quels sont les musées et attractions touristiques qui en possèdent?

Très peu hélas. Il en est de même pour de nombreux hôtels et restaurants. Les **déplacements en zone urbaine** des handicapés font trop rare-

ment l'objet de la sollicitude des pouvoirs publics. Les trottoirs sont souvent trop étroits pour les fauteuils roulants, les bordures trop hautes, les boutons-poussoirs hors de portée de main.

A cet égard, le Brabant wallon peut s'enorgueillir d'une remarquable réalisation: **Louvain-la-Neuve**.

Conçue à l'échelle de l'homme, pour 50.000 habitants au maximum, cette ville est, à notre connaissance, la seule en Europe à posséder des rampes pour handicapés joutant toutes ses rues. Si cette cité est un cas tout à fait exceptionnel, il n'en reste pas moins que changer les bordures des trottoirs devant les passages pour piétons serait une énorme amélioration peu spectaculaire sans doute



mais relativement bon marché, que les administrations communales pourraient réaliser progressivement et qui ne profiterait d'ailleurs pas aux seuls handicapés.

#### Les obstacles

L'entrée du bâtiment ou de l'attraction est le problème principal: passages exigus, tourniquets, fortes déclivités, pentes raides et, bien sûr, les escaliers.

Que de fois n'assiste-t-on pas à ce spectacle navrant de voir des handicapés faire demi-tour alors qu'il aurait suffi d'une simple rampe d'accès.

Le porche franchi, il reste souvent d'autres escaliers, d'autres portes étroites. Les ascenseurs, quand ils existent, sont trop exigus.

Un exemple entre mille: l'entrée des ruines de Villers-la-Ville, pôle d'attraction touristique majeur de notre province, est barrée par un vénérable tourniquet. On nous assure toutefois que les handicapés peuvent y pénétrer, mais par une porte annexe! Les impératifs du contrôle sont-ils donc à ce point exigeants que l'on doit garder ce décourageant accessoire?

Ne nous leurrions pas: bien des centres d'intérêt touristique ne seront jamais accessibles aux moins-valides isolés pour des raisons purement techniques. C'est le plus souvent le cas pour les curiosités naturelles mais aussi pour des petits musées de construction ancienne dont l'ouverture aux handicapés nécessiterait des travaux très importants qui risqueraient parfois d'altérer l'homogénéité du bâtiment: le musée Horta à Saint-Gilles, le musée Wellington à Waterloo, le musée archéologique à Nivelles, etc...

#### Pour une meilleure information

Une liste des bâtiments publics accessibles aux handicapés a fait l'ob-

**En page de gauche:** les merveilleux escaliers du musée Horta à Saint-Gilles constituent un obstacle infranchissable pour les handicapés.

jet en 1976 d'une publication dans un guide quadrilingue édité par les soins du service Welfare de la Croix-Rouge de Belgique, en collaboration avec les associations de handicapés, les provinces et le Commissariat Général au Tourisme (50 F.). Depuis, ont paru les publications suivantes spécialement destinées aux moins-valides: le "Guide Hôtels" du Commissariat Général au Tourisme qui mentionne les établissements accessibles, un remarquable guide de l'Office de tourisme de La Panne relatif à toutes les possibilités offertes par le Westhoek et un intéressant dépliant conçu par la Toeristische Federatie van Brabant présentant des excursions pour groupes en Brabant flamand, ainsi qu'une liste de restaurants accessibles. Ces trois documents peuvent être obtenus gracieusement auprès de la Maison du Tou-

risme, rue du Marché-aux-Herbes, 61 à 1000 Bruxelles et auprès des organismes éditeurs. N'oublions pas également le livre «Musées en Brabant» édité par le Service de Recherches Historiques et Folkloriques de la Province de Brabant (40 F.).

Chaque fédération touristique a depuis entrepris de faire un recensement complet des curiosités et attractions de son ressort. Ce travail considérable, une fois terminé, fera l'objet de publications et permettra aux handicapés de mieux organiser leurs excursions touristiques et culturelles. D'autre part, les autorités touristiques interviennent auprès des pouvoirs publics et des institutions privées afin qu'elles rendent accessibles tout ce qui peut l'être.

(1) "Liaison" n° 3-1980: "Les handicapés et les barrières architecturales".



L'entrée du musée Constantin Meunier à Ixelles défie tout accès aux fauteuils roulants.

# Jolies Places à Bruxelles

## et en Brabant 4

par Yvonne du JACQUIER  
Archiviste honoraire de Saint-Josse-ten-Noode



La rue du Grand Hospice réserve une surprise: ce coin exquis en forme de petit mail.

### Rue du Grand Hospice

L'endroit n'est pas baptisé "place" et pourtant une encoche dans la rue du Grand Hospice y forme un petit mail exquis, une oasis où juin revenu fait pleuvoir sur le sol et sur les bancs les pétales parfumés des acacias. On pense un peu à la place Furstenberg à Paris, mais ici les immeubles sont plus homogènes, assortis à la façade de l'Hospice Pachéco, que la ville a si bien fait restaurer.

On s'étonne que le cadre n'ait pas - du moins à notre connaissance - inspiré quelque cinéaste ou quelque romancier.

### Place Poelaert

Bien avant que la Belgique n'y installe son monumental Palais de Justice, l'endroit s'appelait le Galgelberg. C'est là, en effet, que se faisaient les exécutions capitales hors les murs de la ville enserrée alors dans ses premiers remparts. Après la construction de la deuxième enceinte, au XIV<sup>e</sup> siècle, les potences furent transférées à Forest. Toutefois il y eut encore au Galgelberg des exécutions sporadiques et l'on assure qu'au XVI<sup>e</sup> siècle André Vésale, qui habitait rue des Minimes, y venait clandestinement à la nuit close enlever des cadavres dont il avait besoin pour ses travaux.

Le lieu paraissait effrayant à nos ancêtres et plus d'une personne certainement se signait en y passant. Toute médaille a son avers et, si l'on y pendait, on y planta aussi la vigne comme en maints endroits de la périphérie.

Notre Mammouth, c'est le surnom que les Bruxellois - gouailleurs - lui attribuèrent bien vite, fut inauguré le 15 octobre 1883. Les plans avaient été tracés par l'architecte Joseph Poelaert. Pour ceux qu'intéressent les précisions, disons que le bâtiment (à l'époque l'un des plus importants d'Europe) a coûté la modique somme de 45 millions de francs-or, qu'il comporte 650 salles et que sa superficie totale est de 26.000 mètres carrés.



Rançon du progrès: la Place Poelaert est envahie aujourd'hui par les voitures. Le Palais de Justice, notre mammouth bruxellois et le monument aux morts de l'Infanterie semblent veiller en permanence sur leur sécurité.

Dès le début l'oeuvre de Poelaert, d'un style assez composite, suscita des controverses véhémentes entre ses admirateurs et ses détracteurs. Depuis lors, tant de monstres ont gâché le panorama de notre capitale que tout un chacun finit par rendre hommage à Poelaert. On regrette le temps où, bien isolé, le Palais dominait la capitale; depuis, plusieurs tours ont totalement déséquilibré son environnement et ce n'est qu'une erreur de plus dans tous les attentats commis contre l'harmonie de notre ville.

Quoi qu'il en soit, le Galgelberg est devenu aujourd'hui un des endroits les plus bruyants de la cité. Des milliers de voitures y passent journellement en surface et en sous-sol.

Le monument aux morts de l'Infanterie se dresse sur la partie Nord-Est de la place. Edifié en 1935, il est dû au sculpteur Vereycken. Du même côté, une balustrade en pierres clôtüre le site. C'est de là que l'on peut voir un des plus vastes panoramas de Bruxelles et de la banlieue, depuis Anderlecht jusqu'au Heysel et même au-delà.

## Place de la Chapelle

Bien que son environnement ait été cruellement dénaturé cette place reste un des centres les plus animés de Bruxelles. La corporation des tisseurs et des drapiers s'y était installée hors la Steenpoort. C'était un agglomérat de très modestes demeures.

En 1134, Godfroy le Barbu, duc de Brabant et de Basse-Lotharingie, y installa une communauté bénédictine avec chapelle publique qui, déjà en 1210, fut érigée en paroisse.

Tous les courants idéologiques et sociaux envahirent le quartier des tisseurs: guerres de religion, occupation française, émeutes, révolution de 1830. Les transformations urbaines (construction du Palais de Justi-

ce, jonction Nord-Midi, édification d'immeubles-tours), tout cela contribua à faire disparaître un quartier animé et pittoresque, qu'on aurait dû assainir certainement mais non détruire.

Tant et si bien que du site que connut Bruegel il ne reste que l'église Notre-Dame de la Chapelle, une des plus belles de Bruxelles. Il n'entre point ici dans notre propos de décrire par le menu ce sanctuaire mais de dire toute sa beauté, la richesse de son mobilier, l'intimité de son atmosphère que souligne encore le son d'une douce et discrète musique d'orgue. Pierre Bruegel et son épouse habitèrent rue Haute, vraisemblablement dans la maison qui est consacrée actuellement à un musée. Le peintre y mourut en 1569 et fut in-

humé en l'église de la Chapelle. Une épitaphe en marbre placée dans la troisième chapelle du collatéral droit évoque la mémoire de Bruegel. Jadis, le cimetière entourait l'église. Lors de sa suppression, la ville créa la place et y organisa un marché.

De tout un passé séculaire, il ne subsiste, disons-nous, que l'église qui en est le joyau. Est-ce à dire que l'endroit s'est éteint? Il n'en est rien. Marquant l'entrée des rues Haute et Blaas, la place de la Chapelle reste un centre animé. Depuis quelques années, des restaurants s'y sont installés ainsi que dans les rues avoisinantes. Le mouvement, parti des Sablons, a déferlé vers le bas, insufflant à ces artères une vie nouvelle, différente, provoquant des regrets chez les vieux Bruxellois nostalgiques des



Place de la Chapelle: comme témoin du passé, il ne reste que la magnifique église dédiée à Notre-Dame. Si l'environnement a changé, le cadre n'en demeure pas moins charmant.

Marolles. Nous les comprenons, mais il faut toujours, pensons-nous, faire la part du diable. Les modes de vie évoluent; il faut savoir sauver l'essentiel et éviter les démolitions et la construction de tours inhumaines. Mais pour ce faire les rues anciennes doivent abriter des activités neuves qui, les valorisant, empêchent les propriétaires et les édiles de subir de fâcheuses tentations.

## Les Sablons

Les Sablons forment avec le Coudenberg une sorte de colline inspirée bruxelloise; elle n'a pas comme celle de Lorraine - que magnifia Barrès - la forme prédestinée d'un croissant de lune; mais elle garde les souvenirs de plusieurs siècles de notre histoire. Nous avons naguère parlé de la vocation spirituelle des Sablons. Nous tenons à cette appellation mais alors déjà nous insistions sur l'acception très large que nous entendions donner à ce terme, excluant la seule conception religieuse.

Bien sûr, tout le passé populaire et turbulent de la cité revit entre les splendides façades de la Grand-Place. Les choses sont quelque peu différentes en ce qui concerne le haut de la ville. Le Coudenberg et le Sablon ont vu monter les Souverains et les Nobles, avec eux, la fleur des arts, de la science et des lettres. Les pompes religieuses, sans oublier ces protagonistes de la Liberté de pensée et d'expression qui se réunirent le 4 avril 1566 en l'hôtel de Culembourg pour y élaborer et signer le célèbre compromis des nobles. La plupart d'entre eux payèrent leur courage par l'exil ou la mort.

Depuis plusieurs siècles, les Sablons ont accueilli l'élite de la nation. Elite, mot qui, aujourd'hui, choque les oreilles de certains contemporains.

**En haut de la page:** autres temps, autres moeurs; l'ère de sa majesté l'Automobile a balayé l'ère des diligences, ce qui n'empêche pas la place du Grand Sablon de garder noble allure avec, comme toile de fond, la superbe église Notre-Dame des Victoires. **Ci-contre:** le square du Petit Sablon, un écrin de verdure placé sous la protection des comtes d'Egmont et de Hornes.



Peut-être d'aucuns préféreraient-ils un nivellement par le bas. Et pourtant, quoi que l'on dise ou qu'on fasse, les grands destins d'un pays ne peuvent jamais s'accomplir qu'à travers les élites, non celles de l'argent mais celles de l'esprit, de l'intelligence, de la sensibilité, de l'élévation morale.

Le Grand et le Petit Sablons se sont façonnés au cours des temps. Initialement, il n'y avait là que sable et marais. Les ermites s'y retirèrent aux confins de la ville. On y enterra les morts de l'hôpital Saint-Jean; les arbalétriers, qui y faisaient leur entraînement, édifièrent une très modeste chapelle en l'honneur de Notre-Dame, leur patronne. Puis ce fut, en 1348, l'arrivée extraordinaire de Baetsoeken qui, envoyée, disait-elle, par la Vierge elle-même, vint par voie d'eau apporter depuis Anvers une statue de Notre-Dame qui souhaitait voir construire un sanctuaire en cet endroit.

A partir de 1435, l'air retentit du bruit des scies, des marteaux; charpentiers et maçons s'activèrent pour créer la magnifique église qui nous émerveille encore. Une vie intense et diverse anima tout le quartier: processions et fêtes populaires alternèrent jusqu'à l'occupation française.

En 1502, surgit une activité nouvelle: la création des postes par la famille de Tour et Taxis, accréditée par lettre patente de Philippe le Beau. Et, dès lors, ce fut l'arrivée des courriers, des malles-poste, des diligences. L'hôtel de Tour et Taxis - un des plus somptueux de Bruxelles - était établi dans le haut du Grand Sablon. Mais c'est sur la place elle-même que se faisaient entendre le roulement des voitures, les cris des postillons, les sabots des chevaux, tout le brouhaha des arrivées, des départs ... bref le stress de l'époque.

Berthe Delépinne a écrit un livre remarquable sur les postes en Belgique, livre devenu introuvable, sauf dans les bibliothèques; elle y note, parmi bien d'autres détails savoureux, la durée de certains trajets: Bruxelles-Paris: 44 heures en été, 54 heures en hiver; Bruxelles-Inn-

sbruck: 4 jours en été, 6 jours et demi en hiver; Bruxelles-Grenade: 15 jours en été, 18 jours en hiver. Avis à ceux qui trouvent que nos horaires de trains et d'avions sont encore un peu longuets. Signalons, retour aux sources, que notre musée postal est installé au Grand Sablon, presque à l'endroit où jadis piaffaient les chevaux de la famille Tour et Taxis.

Au cours des temps, la place se transforma: l'hôtel des Tour et Taxis, ainsi que ses splendides jardins furent lotis; au cours du XVIIIe et du XIXe siècles, on les remplaça par des maisons de prestige. Quant au Petit Sablon, il forma longtemps une sorte d'esplanade devant le Palais d'Egmont. Le malheureux Lamoral d'Egmont, ayant achevé la demeure princière commencée par sa mère, y organisa des joutes pour fêter l'événement.

A la fin du XIXe siècle, la ville décida d'embellir le quartier où l'on venait de percer la rue de la Régence, d'éri-

ger le Palais de Justice, le Conservatoire et la Synagogue.

Le square du Petit Sablon est un véritable petit joyau; ses parterres diaprés forment un bel avant-plan au chevet droit de l'église et ses frondaisons touffues encadrent joliment tourelles et pinacles. Le spectacle est exquis de jour et tout autant lorsque s'allument les verrières du sanctuaire. L'ensemble constitue une sorte de livre d'or de notre XVIe siècle pour sa survie spirituelle et sociale. Egmont et Hornes, nos humanistes les plus célèbres, voisinent avec les corporations. L'architecte Beyaert a voulu réunir fraternellement tous ceux qui ont lutté pour nos libertés. Ces temps cruels sont -Dieu merci - révolus. Les Sablons sont entrés dans une ère aimable: salles d'exposition, étalages d'antiquaires et rivalisent avec une très élégante galerie marchande. Au monument de Bruce, qui se plut à Bruxelles et tint à graver ses impressions dans le marbre, un



Place du Grand Sablon: le samedi matin, changement de décor, aujourd'hui les antiquaires sont rois.

petit amour souriant, en principe, souffle joyeusement dans une trompette ... mais chaque fois qu'on la lui rend, il se trouve de mauvais plaisants pour la voler. C'est odieux et ridicule.

Les Sablons constituent aujourd'hui un des endroits les plus vivants de Bruxelles. Ils restent un lieu de haut tourisme. Les luxueux étalages satisfont l'oeil et - plaisirs non négligeables - d'excellents cafés et restaurants y accueillent le client jusqu'aux aurores.

Les samedis et dimanches apparaissent les antiquaires et les brocanteurs. Leur présence attire de nombreux chalands espérant la "bonne occasion"; beaucoup de curieux aussi. Les tentes vert et rouge, le va-et-vient du public, tout cela concourt à l'animation de cette place pleine d'ambiance.

#### Place du Jeu de Balle

Nous avons, depuis tout un temps déjà, négligé la place du Jeu de Balle, arrêtant nos pérégrinations aux Sablons ou à la Chapelle. Sans raison précise d'ailleurs. Pourquoi fréquente-t-on un site avec dilection, pour bifurquer brusquement vers un autre? La tournée des places que nous avons entreprise nous a immanquablement menée vers le Vieux Marché (le Met, pour les initiés). Notre impression première fut charmante. Comparant Bruxelles à Rome (avec son Trastevere), à Paris (avec Montmartre notamment), Athènes (avec la Plaka), nous avons souvent déploré de voir que nos Marolles tiraient si peu parti de leur originalité. Tout Bruxelles d'ailleurs est séduit par les pubs, les trattorias, les pizzerias, les restaurants espagnols, portugais, les spécialités grecques, chinoises et j'en passe. Quant aux décors, plats et noms locaux, ils sont bien rares.

Et voici qu'enfin, nous avons trouvé un Vieux Marché et ses environs, assumant leur "belgitude" comme disait Jacques Brel. Eh oui! des restaurants prennent enfin des appellations locales. Nous en citerons quelques-uns au hasard: "Au beurre



Reconnaissez-vous ce lieu quasi désert? C'est la place du Jeu de Balle, un dimanche après-midi.

blanc", "Aux 3 chicons", "A lettekis", "Au pain perdu" où tout vrai Bruxellois mettra l'accent tonique résolument sur le mot "pain". Comme cela fleure bon notre terroir. Nous savons que notre avis ne ralliera pas tous les suffrages; bon nombre d'amateurs de folklore voudraient en rester à l'ère de Pietje Schrammouille; mais il faut compter avec les impératifs de notre époque. Si les maisons ne sont plus productives, les propriétaires découragés écouteront les sirènes c'est-à-dire les propositions des promoteurs et les Marolles verront se multiplier les cages de béton. De deux maux, ne vaut-il pas mieux choisir le moindre?

Nous avons atterri là par une matinée dominicale d'automne aigrette. Une foule de clients et de marchands discutait autour d'étais posés sur des tréteaux ou à même le sol, ce qui nous a remis en mémoire une savoureuse expression cueillie il y a quel-

que quarante ans. On le sait, la firme Hirsch, rue Neuve, habillait, depuis plusieurs décennies, les belles dames du pays. Or, dans le peuple, pour parler d'une élégante au petit pied, on disait volontiers "Elle a acheté sa robe chez Hirsch par terre", c'est-à-dire au Vieux Marché.

Une évolution certes s'est faite à la place du Jeu de Balle, dans le langage; on s'interpelle un peu moins dans notre savoureux idiome qui est, en soi-même, une sorte de bilinguisme; on entend plus de français classique, ainsi que des langues étrangères.

Quant aux marchandises, elles sont toujours indescriptibles et d'une variété déconcertante; des phonographes devenus rauques voisinent avec de vieilles machines à écrire ou à coudre; les poupées défraîchies dardent leurs yeux vides vers le ciel gris; on voit aussi des "postures" (appellation locale) en bronze, en

marbre ou en plâtre, des poignées de foulards ternis; des photos agrandies présentées dans de larges cadres à grosses moulures, sont échouées là: hommes ou femmes, figés, un peu hagards ou groupe familial en vêtements rétros prenant la pose pour la postérité; anciens combattants aux moustaches conquérantes, bardés de toutes leurs médailles!

On pourrait, là, philosopher à perte de vue sur la vanité de nos petites et grandes ... vanités!

Mais cette place du Jeu de Balle à quelle époque remonte-t-elle? Le site est habité depuis des siècles; c'était un fouillis de rues, de venelles, d'impasses, de jardins où se dressaient cependant quelques hôtels de maître, un peu insolites dans cet en-

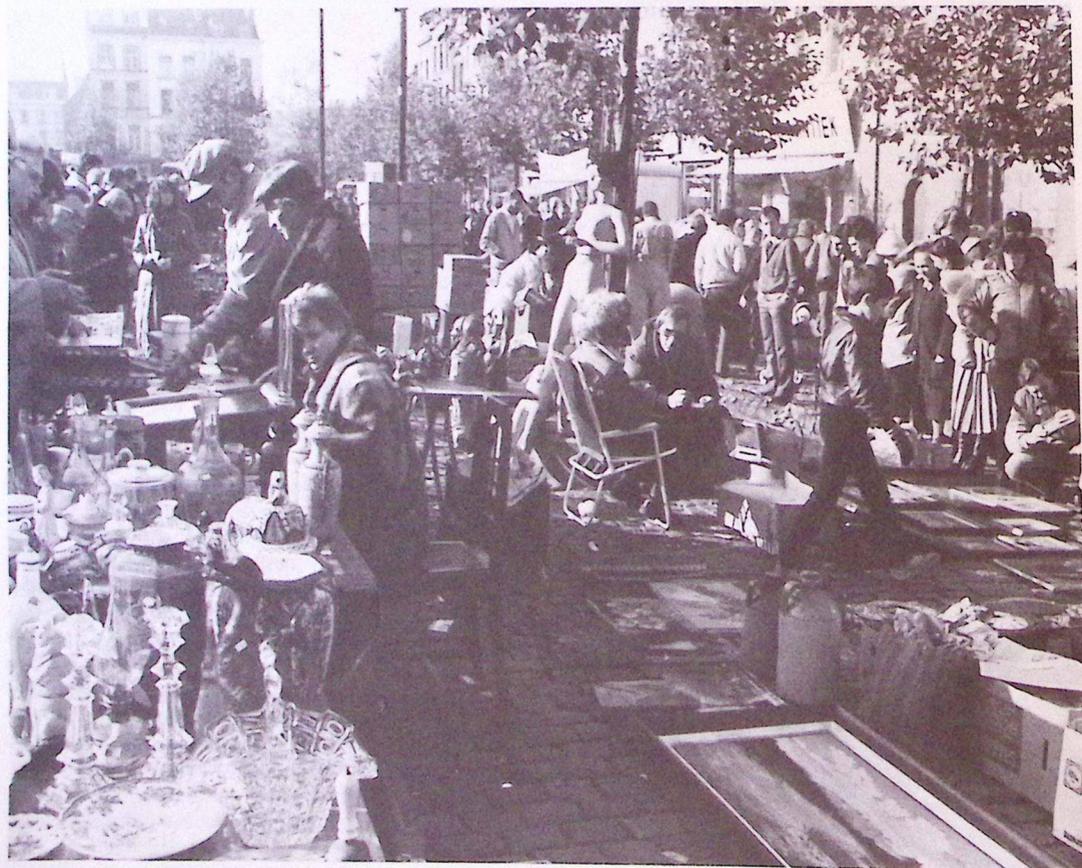
semble. En 1854, la Ville estima que tout cela était vétuste, délabré. L'édilité dressa un plan d'urbanisation où elle prévint notamment le tracé d'une artère parallèle à la rue Haute et d'une vaste place où s'érigerait entre autres la nouvelle caserne des pompiers.

Le nom de l'Echevin Blaes fut attribué à la rue. Quant à la place, édiflée en grande partie sur l'emplacement des anciens établissements métallurgiques Renard, elle fut appelée Vosseplein (plaine des Renards) par le populaire, bien qu'officiellement elle s'appelât place du Jeu de Balle. En 1873, le Marché aux Puces fut transféré depuis la place Anneesens; quelques échoppes plantées naguère place de la Chapelle rallièrent aussi la Vosseplein; dans le lan-

gage local c'est souvent la dénomination "de Met" qui a prévalu.

La plupart des maisons environnantes manquent d'intérêt. Signalons cependant l'imposante caserne des pompiers inaugurée, avec orgueil, le 23 septembre 1863. Elle était, à l'époque, un modèle du genre. Aujourd'hui, elle est pratiquement abandonnée pour l'immeuble rationnel implanté avenue de l'Héliport. On a considéré cependant que la caserne avait assez d'allure pour ne pas être livrée aux démolisseurs; elle sera aménagée en habitations sociales, mais les belles façades à front de la rue Blaes seront conservées.

Autre point à mentionner: l'église des Capucins, érigée aussi vers les années 1860. Les exégètes des monuments religieux choisissent de



La même place du Jeu de Balle, le même dimanche mais dans la matinée cette fois; quelle métamorphose. Le responsable: le célèbre Marché aux Puces.

l'oublier. Si l'édifice est banal, il tient cependant, avec le couvent enserré entre des demeures vétustes, une place importante dans la vie locale. Les flammes de buissons de bougies frémissent devant les statues de nombreux saints et saintes. Des offices y sont chantés dans plusieurs langues; on y devine la foi naïve du populaire. Au dimanche le plus rapproché du 4 octobre, les religieux se rappellent qu'ils sont disciples de Saint François; les animaux, admis dans l'église, sont bénis au nom du Poverello qui les aimait.

Ainsi, chacun peut trouver, à la place du Jeu de Balle, le centre d'intérêt à sa convenance: la bonne occasion aux éventaires, le folklore, la gastronomie et même les bénédictions célestes.

Evidemment, elles devaient être bien attrayantes, pleines d'imprévu, les Marolles de jadis. Nous avons eu la chance de converser récemment avec une aimable dame dont l'enfance et la jeunesse se sont déroulées à la place du Jeu de Balle. Elle nous dit, entre autres: "Vous avez décrit le quartier, moi je vais vous dire les odeurs, les couleurs locales".

Il en fut ainsi et devant nous défilèrent, en pensée, la marchande qui, au coin de la rue des Renards, vendait "caricoles" et moules parquées, les marchandes des quatre saisons qui, alignant leurs charrettes face à l'église, tout le long du terre-plein central, d'une voix souvent éraillée, apostrophaient rudement la pratique qui mettait trop de temps à se décider. Les dimanches attiraient la toute grande foule, tant aux échoppes que dans les magasins dont les noms mêmes étaient amusants et de caractère familier: "Chez Rosine", "Chez Fernande", "Chez Fientje". Quant aux estaminets, point de noms compliqués: "Chez Jean", "Chez Cécile van den dikken Tisch", etc ... On y buvait de la bière, bien sûr, mais aussi du café; on pouvait manger de la soupe, du cervelas, des oeufs durs et - délice suprême - de la "pape au riz". Les jours de grande affluence, le marchand de meubles et le marchand de toile cirée étalaient

largement leurs articles sur le trottoir. Les commères palpaient, retournaient les toiles luisantes décorées de fleurs ou de dessins multicolores. Le "fritkot" (friterie) et la crêperie répandaient leurs odeurs; les "ketjes", désargentés, souvent devaient se contenter de humer aux devantures. Au mois de mai, ils se consolait en capturant des hannetons; ils leur mettaient un fil à la patte et les lançaient en chantant quelque comptine dans le genre

"Hanneton, vole, vole, vole  
Mon père est à l'école"!

Ils regardaient aussi, d'un oeil luisant d'envie, le marchand de coco promenant son réservoir et ses gobelets.

Les brocanteurs se groupaient un peu par spécialité depuis le serrurier jusqu'à la marchande de loques (appellation donnée aux vendeuses de vieux vêtements et non de chiffons). Les fins de semaine ramenaient les

joueurs de balle pelote qui couraient, bondissaient entre quatre rangées de bancs entourées de cordes (les places payantes) où s'agitait un public animé; les spectateurs démunis s'agglutinaient un peu en retrait mais avec autant d'enthousiasme. Et combien amusants, les deux "bollewinckels" concurrents! Une exploitante pleine de méfiance, l'autre confiante. Cette dernière permettait aux enfants de toucher, choisir, peut-être même parfois de chaparder. L'autre, le regard aigu, surveillait les gosses; pour plus de sûreté, elle avait entouré son alléchant étal d'un mince treillis garni de sonnettes ce qui l'alertait au moindre toucher insolite.

Hélas! Cet esprit bon enfant a déserté la place du Jeu de Balle, les Marolles, la ville entière. Nos concitoyens devenus un peu snobs ont perdu le rire facile et la simple joie de vivre. Autres danses, autres temps!



On trouve de tout au Marché aux Puces, même des vendeurs, qui à en juger par le gabarit de celui saisi par notre objectif, paraissent très bien se porter.

# Cinq ans d'expositions thématiques d'art naïf à Bruxelles

par Hubert COENEN

## Les préludes

Depuis bientôt vingt-cinq ans Madame Mimi de Néeff patronne et soutient bénévolement les artistes naïfs. Au cours de cette période, elle a non seulement découvert pas mal de talents, mais encore elle a noué des contacts avec des amateurs, des collectionneurs, des spécialistes, des conservateurs de musée et des historiens d'art, tous fascinés par l'art spontané, naïf, folklorique ou marginal. Il est vrai que c'est surtout à l'étranger - et particulièrement en France - que ses multiples activités ont été appréciées à leur juste valeur. En effet, il faut bien le dire, en Belgique trop d'instances officielles ne s'intéressent qu'assez peu à cette forme d'expression. Sans entrer dans les détails, signalons qu'elle crée en 1977 une A.S.B.L., "La Maison des Arts spontanés et naïfs", devenue depuis lors "La Maison des Arts spontanés et naïfs, folkloriques et marginaux", association qui a déjà à son actif plusieurs expositions et publications.

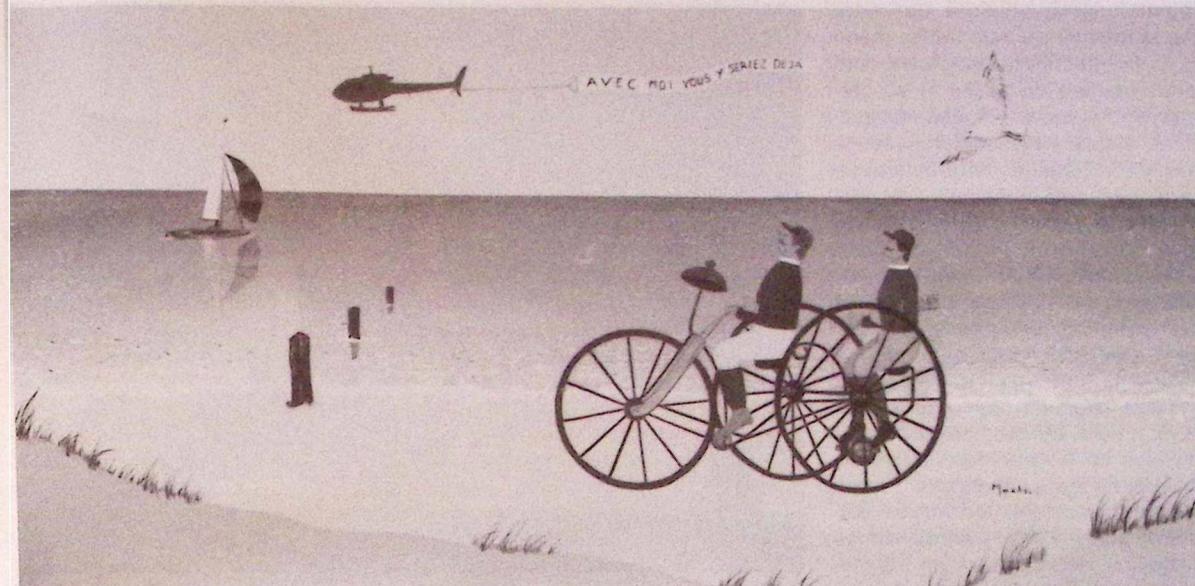
## Expositions et tendances

A partir de 1979, année du millénaire de Bruxelles, Madame de Néeff a organisé tous les ans, durant les mois de juillet et d'août, une grande exposition thématique à la Bedford Art Gallery, salle située au coeur même de Bruxelles. Les sujets successifs en ont été les suivants: "Manneken-Pis", "1830 et la Dynastie", "Ripaillie et gastronomie", "Le théâtre" et "Les communications". Ces titres ont été traités chaque fois avec enthousiasme et souvent avec talent par les artistes. S'il est vrai que des fidèles de la première heure ont participé à presque toutes les expositions, d'autres n'ont envoyé des oeuvres que si le thème les inspirait particulièrement. En plus, pas mal d'entre eux ont été découverts au cours de ces dernières années par la dynamique présidente de "La Maison des Arts spontanés et naïfs". Certains artistes cherchent constamment à se renouveler, tandis que d'autres restent fidèles à leur façon de s'exprimer, à leur "recette", sans

que ce dernier mot prenne nécessairement une signification péjorative. Peut-on reprocher, en effet, à quelques-uns d'avoir trouvé un système ou un style personnel, même s'ils ont perdu par la suite leur spontanéité



Madame Mimi de Néeff.



Ci-dessus: Machri: «Avec moi vous y seriez déjà».  
Ci-dessous: Faucq: «Manneken-Pis».



originale? Nous pensons que non, dans la mesure où cela ne les mène pas à la répétition monotone. Les grands maîtres du passé et du présent n'ont-ils pas développé eux aussi une manière bien déterminée de travailler? D'ailleurs, un artiste peut-il être condamné parce qu'il a du succès dans un genre et qu'il essaie de répondre aux desiderata du public? A l'occasion de ces différentes manifestations, nous avons pu admirer aussi bien des vrais spontanés que des "naïvisants". Nous ne préférons ni l'une ni l'autre de ces tendances fondamentalement opposées. Car si les premiers se rapprochent peut-être plus de la définition initiale de l'art naïf et sont plus recherchés par les vrais amateurs, les autres par contre, grâce à leur côté rêveur et poétique, répondent sans doute mieux aux aspirations d'une certaine clientèle, désireuse de trouver une pièce décorative pouvant s'intégrer harmonieusement dans leur intérieur et y apporter en même temps une note de fraîcheur, de gaieté ou d'insouciance enfantine. C'est ainsi qu'au cours de ces dernières années, nous avons été charmés par toute une série d'oeuvres de nature et de style variés, qui illustrent bien ces deux grands courants de l'art naïf actuel. En effet, Madame de Néeff laisse les artistes traiter tout à fait librement, sans la moindre contrainte, les thèmes imposés, leur permettant ainsi de donner libre cours à leur imagination, fantaisie et créativité.

#### Les artistes

Appartiennent - sans aucune discussion - à la première catégorie, quelques grands maîtres, de vrais spontanés, comme Pierre Lefèvre, Kerhove et Faucq. Peut-on oublier les compositions souvent amusantes, parfois graves, mais toujours hautes en couleur du premier, ou les oeuvres empoignantes du second? Le spectateur ne peut rester indifférent devant les réalisations profondément humaines d'un Pierre Lefèvre, le créateur du clown tragique du "Dernier acte", ou d'un Kerhove, le pein-



Ci-dessus: Jean-Louis Musch: «Rencontre».

Ci-dessous: Monique Schaar: «Catherinette coiffant les communications».



tre de "Trop, c'est trop". Il est frappé également par le charme naïf des gouaches de Faucq, dont est reproduit ici le "Manneken-Pis". Y sont apparentés les tableaux de Jeanne de Soomer, qui témoignent de cette même création inventive.

Bien différentes, mais tout aussi in-

teressantes et originales, sont les oeuvres de Marie-Louise Batardy, dont nous avons remarqué spécialement le "Fritkot royal", les compositions fraîches de Jean-Louis Musch, l'auteur de la "Rencontre", les réalisations parfois surréalistes d'Olmic, comme "Roméo et Juliette" et

le "Message à l'étranger", les représentations pleines de charme de Nicole Palotay, telles que "Le train de la dynastie", le regard humoristique de Machri, dont témoigne "Avec toi vous y seriez déjà", les images originales de Monique Schaar, comme "Catherinette coiffant les communications" et les tableaux charmants de Françoise de la Croix, dont nous montrons ici "La palette naïve". N'oublions pas les coffres peints de Geneviève Van Bael, qui portent des titres comme "Circus girls", "Le grand chapiteau" et "Le tram de Sombekke".

En outre, citons encore les créations à la fois impressionnistes et irréelles de Lise Brachet, les gouaches déroutantes d'Alex Feiner, le monde étrange de Mireille Bastin, les vues poéti-

ques et véridiques d'Elke Einsmann, de Nicole d'Udekem et de Caroline Van Daele, ainsi que les réalisations de rêve dues au talent de Thérèse Coustry. Ajoutons encore à cela les images pleines de charme de Nadia Becker, de Christine Dhanani, de Djinn, de Jacques Riéra et de tant d'autres. Bien sûr, n'oublions pas de citer également l'inimitable Jef Bourgeois, artiste complet et très personnel, dont nous avons remarqué tout spécialement "Les spectateurs du Théâtre Toone".

Mais il n'y a pas que des peintres! Mentionnons les recherches originales de Nora Van Weezendonk, qui combine terre cuite et textile, tout en créant des bas-reliefs bizarres, les anaglyphes et assemblages de Tamara Diatchenko, ainsi que les céra-

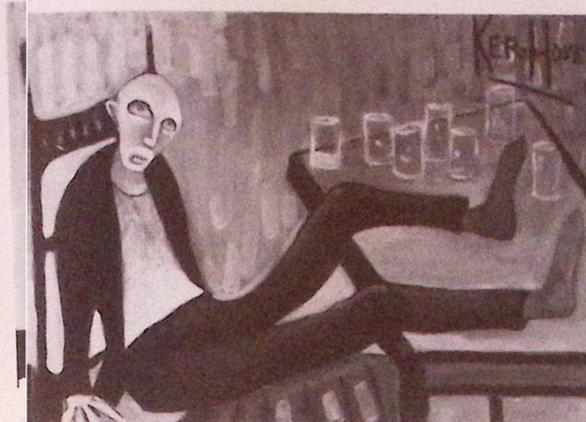
miques de Josette Loffet.

#### Caractéristiques communes

La production de tous ces artistes illustre bien les courants très divers qui animent l'art naïf contemporain, qu'il soit spontané ou "naïvisant". D'une façon générale on peut dire que ces maîtres sont attirés par le côté anecdotique des événements. Ils aiment raconter des histoires! Parfois aussi ils ont une prédilection pour un aspect bien déterminé d'une action, pour le mouvement immobilisé. Fréquemment, ils s'attachent et s'attardent aux détails pittoresques, qu'ils traitent avec humour et fantaisie. Ainsi, leurs oeuvres ont la fraîcheur des chromos populaires. Souvent, ils manifestent leur étonne-



Marie-Louise Batardy: «Fritkot royal».



Erhove: «Trop, c'est trop».



Geneviève Van Bael: «Circus girls».



Pierre Lefèvre: «Le dernier acte».

ment devant le monde des fausses apparences qui les entoure et dont ils découvrent sans cesse des facettes qui échappent au commun des mortels. Le spectateur est frappé par le regard neuf et espiègle de ces artistes, qui voient les choses d'une façon différente et qui combinent des éléments qui n'ont rien à voir entre eux, à première vue du moins! Dans un seul tableau, ils représentent plu-

sieurs aspects d'une action ou d'un événement, dont ils analysent les phases successives. Ils n'hésitent pas à transposer dans notre monde moderne des objets ou des personnages du passé. Ils mélangent rêve et réalité. Les barrières du temps et de l'espace, les limites de notre perception visuelle n'existent point pour eux! Ainsi, l'artiste naïf se crée un univers imaginaire, dans lequel il n'est pas lié par les tristes conventions qui déterminent notre monde quotidien.

#### Plaidoyer pour un musée d'art naïf

En page de gauche: Françoise de la Croix: «La palette naïve».

Pour terminer, exprimons le souhait que la Belgique - comme tant d'au-

tres pays - puisse disposer un jour d'un vrai musée d'art naïf, d'un musée "vivant", où à côté des collections permanentes pourraient se voir des expositions temporaires. Des peintures, sculptures et objets d'art spontanés et naïfs, "naïvisants", folkloriques ou marginaux s'y côtoieraient et se complèteraient avantageusement. Il serait intéressant d'y installer également un centre de documentation, dont les archives et la bibliothèque seraient accessibles aussi bien à un public intéressé qu'à des chercheurs spécialisés. Ainsi, ce musée "vivant" deviendrait un lieu de rencontre pour artistes, amateurs et hommes de science. Espérons qu'un jour le rêve de Madame de Néeff devienne réalité.

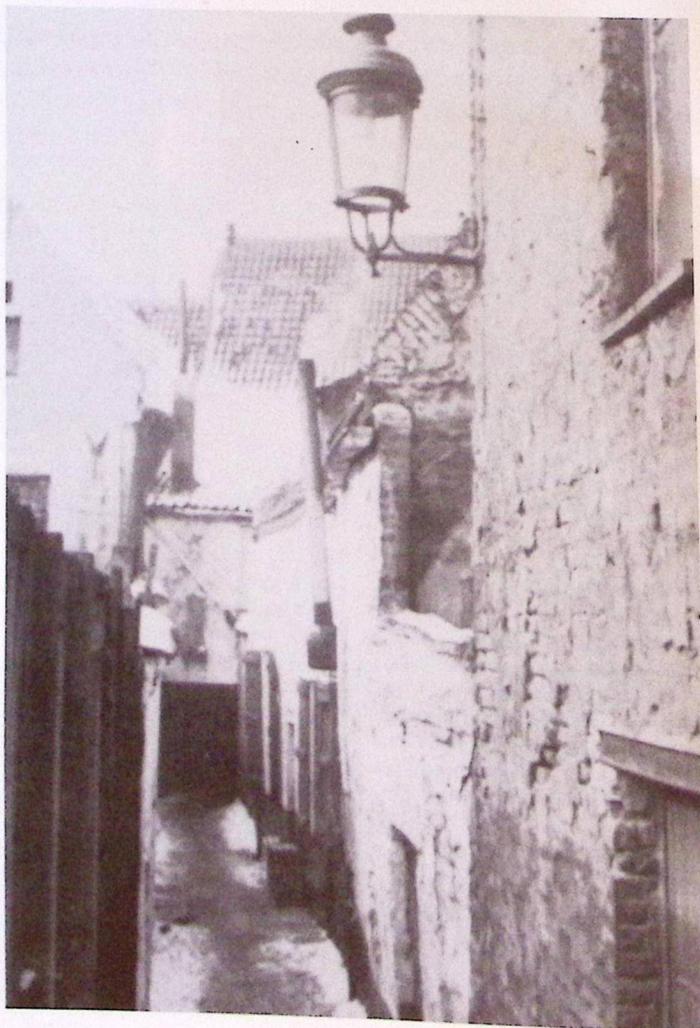
# L'Ilot Pachéco

par Alain MONDERER

Vivante, susceptible, pittoresque et insouciant, la population de bas-fonnistes qui habitait le quartier Pachéco dès le XIVe siècle a marqué irrévocablement les habitants actuels. Le folklore et les traditions des habitants se sont perpétués dans le temps. Les noms de rues évoquent les événements du passé: rue du Meyboom (tradition de l'arbre de joie inaugurée par la Guilde de Saint Laurent en 1381), rue de la Blanchisserie (rappelle l'établissement où l'on nettoyait le linge de l'ancien hôpital Saint-Jean), rue du Marais témoigne des nombreux marécages visibles dans le quartier et actuellement enfouis sous le béton. Au XVIIIe siècle la vie malsaine dans les impasses insalubres de l'îlot contribuait à l'insouciance des habitants dont l'avenir était fort incertain. Les théâtres de marionnettes proliféraient pour "échapper au quotidien". Ils formaient, avec les cabarets, l'essentiel de l'activité du quartier sans oublier, une fois l'an, le traditionnel Meyboom, encore très actuel.

## A l'écoute des bas-fonnistes

"Pas d'étrangers sur les cabinets". Au début du XIXe siècle, nombreux étaient ceux qui s'entassaient dans les taudis du quartier Pachéco: impasse de la Trompe (située au 33 de l'actuelle rue des Dénrées) les six pauvres maisons étaient habitées



En page de gauche: dans les Bas-Fonds de Bruxelles, une rue disparue parmi tant d'autres, la rue de Dieghem, large d'à peine deux mètres, qui reliait la rue de Schaerbeek à la rue de la Betterave.

Ci-dessus: la rue des Dénrées et le Marché du Parc lors de la démolition des Bas-Fonds, en 1956.

par 78 habitants, des chiffonniers pour la plupart.

L'impasse Saint-Ambroise (17, rue de Schaerbeek) avait cinq maisons disposées sans alignement; sur la porte du water-closed extérieur on lisait: interdit aux étrangers d'aller sur le cabinet (par étranger, il fallait entendre tous ceux qui n'habitaient pas l'impasse). La plupart de ces taudis furent démolis. Les chantiers à la rue des Sables en conservent quelques vestiges.

Les anciens du quartier commentent l'allure des masures: un escalier fort sombre mène à une sorte de tour de guet circulaire où des "trous" découpent la paroi des murs. Ces pièces de 2 à 3 m<sup>2</sup> servaient de cuisine, de salle de séjour et de dortoir.

Ces habitations rudimentaires dans les allées étroites (le soleil n'y pénétrait jamais) occupaient 29 m<sup>2</sup> maximum. Les plus simples avaient 10 m<sup>2</sup>.

L'insalubrité des ruelles était un facteur de propagation de maladie: typhus, grippe, gale, teigne y sévissaient.

La rue de Longue Vie (qui relie la rue

des Cailles et la rue des Sables) doit son nom au fait que personne n'y meurt, on est emmené à l'hôpital pour y mourir de maladie.

Les principaux occupants de ces masures étaient des ouvriers pauvres et alcooliques dont les propriétaires n'étaient que chaudronniers, ferblantiers (vend des objets en fer-blanc), horloger, boulanger.

## La Confrérie de Saint Laurent

L'actuelle rue des Sables (anciennement petite rue des Capucins) compte encore quelques taudis, vestiges d'une époque de pauvreté du quartier.

La presse socialiste s'y trouve installée dans une bâtisse classée. Jouxant cet immeuble le café "chez Alex", pareil aux estaminets d'antan qui servaient de repaire aux bas-fonnistes, sert la "Pinte" à de braves gens rigolards au contraire des clients de cette époque de pauvreté que l'alcool stimulait pour monter à l'assaut d'un autre quartier ou défendre leur territoire contre les incursions.

Alexandre parle de sa chère rue des Dénrées où il naquit et évoque fièrement la Confrérie des Compagnons de Saint Laurent dont il est membre. Il montre d'un signe de tête l'écusson suspendu au mur et sur lequel on peut lire: "Société Royale fondée en 1311, les Compagnons de Saint Laurent". De là à s'imaginer que le café est le refuge de traditions ancestrales, il n'y a qu'un pas.

Dans un éclat de rire Alex désigne dans un coin: Jean-Baptiste Becker "Grand Maître" et secrétaire général de l'ancienne Société Royale de Saint Laurent devenue actuellement "Confrérie".

Jean-Baptiste sursaute et abandonne sa belote. "Je vais tout vous raconter" dit-il l'air jovial. "Apporte une pintche, Alex".

Jean-Baptiste, bon enfant, entame l'histoire de sa guilde. Les faits remontent au IIIe siècle. En 258, Laurent, un des sept diacres de l'Eglise distribuait l'aumône aux pauvres; il fut arrêté par le préfet de Rome qui le somma de remettre l'argent. Laurent lui présenta alors les malades et les infirmes comme seule richesse. Il fut



Peu de sociétés, comme celle des Compagnons de Saint Laurent, fondée en 1311, peuvent se targuer d'une origine aussi lointaine.

placé sur le gril et expira en priant. "Notre but n'a pas changé" poursuit Jean-Baptiste: "nous portons assistance aux Bruxellois malheureux, vieilles gens, handicapés. Les Compagnons de Saint Laurent demeurent dans la tradition et l'esprit de leur patron".

#### Le Meyboom

Cette fête traditionnelle, dont la "Société Royale de Saint Laurent" serait fondatrice, suscite un intérêt accru au fil du temps.

L'événement est issu des ommegan-gen brabançons. Ses éléments principaux; les géants (Jan et Mieke), la roue de la fortune (symbole des trois classes: le peuple, la classe moyenne et les bourgeois) et les chevaux-jupons sont autant de symboles que chaque époque a adaptés à son image.

Ainsi, le défilé qui eut lieu après la guerre 1914-1918 présentait comme personnages sur la roue de la fortune (plate-forme qui se déplace de bas en haut) des soldats allemands en casques à pointes. "L'origine du Meyboom remonte au XIVe siècle" confirme le secrétaire de la Confrérie de Saint Laurent.

Les Louvanistes pénètrent à Bruxelles et cherchent querelle aux habi-



Cortège du Meyboom (version 1983): la galanterie n'a pas perdu tous ses droits.

tants. La Guilde de Saint Laurent tente de les calmer mais, ne pouvant agir seule et sans armes, renfort est demandé intra muros. Les arbalétriers accourent et c'est la cavale des assiégeants. Suite à cet acte héroïque le roi accorde à la guilde un octroi pour planter l'arbre du Meyboom et "chatouiller" les Louvanistes.

La plantation se fait la veille de la fête de Saint Laurent soit le 9 août. Le nom "arbre de joie" fut choisi pour irriter les habitants de Louvain. Ceux-ci ont la coutume de planter un arbre au mois de mai alors que les Bruxellois le plantent désormais en août.

Parmi les anecdotes que les fidèles du Meyboom évoquent, la cérémonie



de l'an 1939 tient une place de choix. Le 9 août de cette année-là, à 15 h 30, ce fut le drame.

Le Meyboom dans un camion attendait les bas-fonnistes à l'église Sainte-Marie pour le départ de la rituelle manifestation.

Les habitants de l'îlot vidaient le dernier verre pour sortir du café. Ils assistèrent à une bagarre dans la rue, déclenchée par des Louvanistes et oublièrent l'arbre perché sur le camion. Les gens de Louvain qui avaient monté le coup profitèrent de l'incident pour charger l'arbre sur leur propre camion.

Peu après les bas-fonnistes se ressaisirent et portèrent plainte.

La police empêcha les ravisseurs d'atteindre Louvain et de festoyer. N'empêche que le temps jouait en leur faveur.

Ils voulaient que les Bruxellois ne plantent pas leur Meyboom dans les délais normaux.

Cependant à Bruxelles un arbuste fut planté en remplacement du Meyboom dans les temps et à l'endroit traditionnel.

L'honneur était sauf! Louvain conteste la valeur de l'actuel Meyboom puisque, selon la tradition, c'est l'arbre de joie qui doit être planté et non pas un quelconque arbrisseau.

L'Administration de la ville flamande prétend que le privilège du Meyboom passe désormais aux Louvanistes: c'est la raison pour laquelle chaque année, le 9 août, se trouve dressé, devant l'hôtel de ville de Louvain, un Meyboom.

Ce qui n'empêche pas les Bruxellois de festoyer également.

**En haut de la page:** à en juger par les efforts conjugués de plusieurs volontaires, le Meyboom 83 était de poids, ce qui n'empêcha pas les membres de la Confrérie de Saint Laurent de le planter - n'en déplaise aux Louvanistes - avant l'heure (17 h) fatidique. **Ci-contre:** les Compagnons de Saint Laurent demeurent dans l'esprit et la tradition de leur patron. Aussi, après la plantation du Meyboom, se rendent-ils, géants en tête, à l'Hospice Pachéco, pour y apporter un peu de cette chaleur humaine dont nos petits vieux ont tant besoin.

## Visites guidées de l'Eglise Saint-Jean-Baptiste au Béguinage, à Bruxelles, et du quartier environnant

En toute saison, des visites guidées sont organisées à Bruxelles. Traditionnellement axées sur les monuments historiques de la capitale (la Grand-Place en est le meilleur exemple), les musées ou les expositions, elles n'englobent - si l'on excepte la Cathédrale Saint-Michel - que rarement les églises. Ces lieux, qui suscitèrent autrefois la création d'authentiques chefs-d'oeuvre artistiques, sont aujourd'hui trop souvent négligés par les guides professionnels et fréquemment relégués au second plan dans les programmes de visites proposées aux touristes. C'est notamment, pour combler cette lacune que l'Association du Patrimoine Artistique, A.S.B.L., dont le siège est établi, avenue Charles Michiels 178 boîte 17 à 1170 Bruxelles et dont les principaux objectifs sont la pro-

tection, la conservation et la restauration du patrimoine artistique, a décidé, en 1982, d'organiser des visites guidées d'églises de notre capitale. Dans un premier temps, ce groupe ment a choisi la superbe **Eglise Saint-Jean-Baptiste au Béguinage**. Dernier témoin du grand béguinage de Bruxelles, malheureusement démolé dans le courant du XIXe siècle, ce sanctuaire est l'un des plus beaux et des plus grandioses monuments baroques de Belgique. Commencé en 1657, il ne fut achevé qu'en 1676. Le nom de l'architecte bâtisseur est inconnu bien qu'on ait parfois attribué cette oeuvre à Lucas Fayd'herbe. La façade, restaurée avec soin il y a une dizaine d'années, est particulièrement remarquable. Elle est divisée en trois parties correspondant aux trois nefs divisant le sanctuaire. La

partie centrale est la plus caractéristique avec un rez-de-chaussée à pilastres ioniques, un étage à colonnes composites et un imposant pignon à pilastres, volutes et fronton triangulaire qu'encadrent deux torchères. Les parties latérales sont couronnées d'un gâble qui rappelle, par ses lignes, les pignons des constructions civiles. L'ornementation intérieure est essentiellement baroque avec sa riche décoration formée de chapiteaux composites, de moulures traitées avec ampleur, de têtes d'anges ailées et d'une étonnante galerie de bustes de saints, qui court tout le long des collatéraux. Toutefois, tant par son plan en forme de croix latine que par ses proportions, le sanctuaire évoque encore les constructions gothiques.

Au-delà du chœur semi-circulaire, flanqué de deux chapelles auxiliaires édifiées au XVIIIe siècle, se dresse une élégante tour garnie de pilastres à chapiteaux et sommée d'un lanterneau polygonal dont chaque angle est orné d'une torchère. Le mobilier comporte de nombreuses pièces de valeur parmi lesquelles nous détacherons le maître-autel, en marbre, de style néo-classique, les stalles et la chaire de vérité Louis XV, un émouvant Christ assis au Calvaire du XVIe siècle et une intéressante suite de tableaux parmi lesquels sept toi-

les de Théodore van Loon et A. Sal-laert qui, à la suite d'une récente restauration, ont retrouvé toute la richesse de leurs coloris en même temps que la précision de leurs lignes.

Commentées par des historiens de l'art, ces visites ont connu, en 1982, un encourageant succès, d'autant plus qu'elles s'étendaient à l'ensemble du quartier avoisinant, celui de l'Hospice Pachéco.

En raison du vif intérêt manifesté par le public, l'Association du Patrimoine

Artistique a repris, en 1983, ce circuit de visites.

Elles ont lieu, jusqu'au 15 janvier 1984, tous les mardis à 14h30 et 17h30; les jeudis et samedis à 10h30, ainsi que sur rendez-vous. Aucune inscription préalable n'est nécessaire, sauf pour les groupes de 20 personnes au moins. Le prix est fixé à 50 francs par personne. Un forfait de 600 francs est demandé pour les groupes de moins de 12 personnes. Les visites sont gratuites pour les habitants du quartier. Des visites guidées en néerlandais sont organisées sur demande.

Le départ du circuit a lieu à l'intérieur de l'église (Place du Béguinage à 1000 Bruxelles).

Renseignements: tél.: 02/219.50.33, de 9 à 12 heures.

En outre, l'Association vient d'étendre ses visites aux édifices ci-après: les églises Notre-Dame de la Chapelle, Notre-Dame aux Riches Claires et Notre-Dame de Bon Secours. Elle s'efforcera également de répondre affirmativement à toute demande de visites d'autres monuments situés à Bruxelles. L'Association espère, grâce à ces visites, sensibiliser le public à la protection du patrimoine architectural et artistique de Bruxelles et le faire participer de manière active à sa préservation.

L'argent récolté au cours des visites servira à étendre le programme de restauration des oeuvres d'art, programme dont la première phase est achevée et dont ont bénéficié, outre l'Eglise Saint-Jean-Baptiste au Béguinage, l'Eglise des Saints-Pierre-et-Guidon, à Anderlecht, l'Eglise Saint-Martin à Ganshoren, l'Eglise Saint-Pierre à Woluwe-Saint-Pierre et celle de Neder-Over-Heembeek.

Les cotisations et dons peuvent être versés au Crédit Communal de Belgique, compte n° 068-0808230-53.

Signalons, pour terminer, qu'une monographie très complète de l'Eglise Saint-Jean-Baptiste au Béguinage et de son mobilier est en vente, dans ladite église, au prix de 500 francs.



Profitez, jusqu'au 15 janvier 1984, de l'occasion qui vous est offerte de participer à une visite guidée de l'Eglise Saint-Jean-Baptiste au Béguinage qui est, sans conteste, le plus beau sanctuaire baroque de notre capitale.

# L'Institut provincial

## pour handicapés de l'ouïe et de la vue

par Roger VANDEPUTTE, Directeur de l'Institut

C'est en 1883 que fut fondé l'Institut provincial de Berchem-Sainte-Agathe. A cette époque, il existait déjà, dans notre pays, plusieurs institutions libres calquées sur les écoles françaises dont la première avait été ouverte à Paris, en 1760, par l'Abbé de l'Epée, universellement connu et dont l'anniversaire, chaque année encore, après tant de lustres, est fêté dans le monde entier par toutes les associations de sourds-muets. L'école de Liège, notamment, avait été inaugurée en 1819 tandis que celle qui, actuellement, est située à Woluwe-Saint-Lambert, date de 1835. Mais ces écoles étant des établissements libres, la Province de Brabant, se substituant en fait à l'Etat qui n'avait rien créé dans ce domaine, fondait ainsi la première école officielle du pays. Elle l'est restée d'ailleurs avec, ajoutons-le, l'Institut ouvert à Ghlin par la Province de Hainaut.

Un vaste immeuble inoccupé, d'une contenance initiale de près de 4 ha - il devait encore s'étendre par la suite - ayant été acquis par les fondateurs dans une des parties les plus salubres des environs de Bruxelles, Du-bois-Thorn, Gouverneur du Brabant, avait proclamé, le 1er janvier 1883,



que "l'oeuvre qui venait de voir le jour pouvait être considérée non seulement comme une oeuvre provinciale, mais comme une oeuvre nationale et humanitaire, car il n'existait en Belgique aucun établissement public de ce genre".

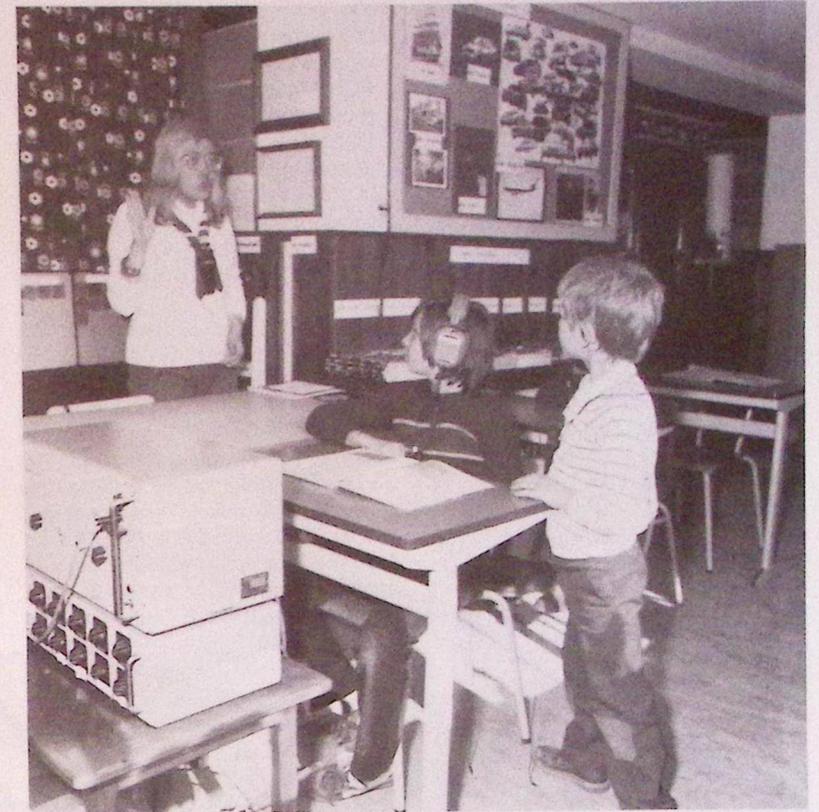
Les élèves, qui étaient au nombre de 6 lors de l'ouverture de l'école, étaient déjà 65 en 1890 et 119 en 1900, tandis que lors du 25e anniversaire de l'institution, en 1908, ils étaient 170. Quant au personnel enseignant, les spécialistes étant rares en Belgique à cette époque, il avait été fait appel à des professeurs de Groningue, Liège et Rotterdam.

Il convient enfin d'ajouter qu'entretiens, une section pour aveugles avait été annexée à la section pour sourds-muets, en 1904.

En ce qui concerne les moyens pédagogiques employés à l'Institut provincial, disons qu'en 1883, il y avait longtemps déjà que la méthode gestuelle, préconisée par le vénérable Abbé de l'Epée, avait été abandonnée pour être remplacée par la méthode employée bien avant lui d'ailleurs par de nombreux précepteurs qui s'étaient occupés d'enfants sourds de naissance, à savoir: la méthode orale, dont l'efficacité avait été unanimement sanctionnée par un congrès resté célèbre dans le monde de la pédagogie spéciale: le fameux Congrès de Milan de 1880.

C'est donc la méthode orale qui, d'emblée, fut appliquée à l'Institut de Berchem, méthode dont le principe peut être résumé en disant qu'elle doit permettre à l'élève de comprendre la parole d'autrui grâce à la lecture sur les lèvres et à s'exprimer lui-même par la parole articulée. Les élèves auxquels cette méthode s'adresse étant privés d'audition, elle ne

En page de gauche: dans un cadre de verdure, à l'abri des pollutions industrielles et aux confins de l'agglomération bruxelloise, l'Institut provincial pour handicapés de l'ouïe et de la vue, à Berchem-Sainte-Agathe, accueille les enfants déficients de l'ouïe ou de la vue, dès l'âge de deux ans et demi.



En haut de la page: les équipements prothétiques collectifs et individuels permettent une utilisation maximale des restes auditifs chez les déficients de l'ouïe.

Ci-dessus: une équipe spécialisée de logopèdes pratique une rééducation collective ou individuelle selon les méthodes les plus modernes.

peut être menée à bien que grâce à une véritable substitution sensorielle: l'ouïe est remplacée par des sens restés intacts et plus spécialement la vue et le toucher.

Conjointement à cette démutisation, c'est-à-dire à l'enseignement de la parole, doit être mené à bien - et c'est la tâche la plus difficile - l'enseignement de la langue elle-même. Ce sont ensuite les différentes branches scolaires qui doivent être abordées, selon un programme qui - cela va de soi - tient compte des possibilités intellectuelles des élèves auxquels il s'adresse.

A côté de cet enseignement scolaire fut organisé, dès 1884, une section professionnelle. Furent ouverts: un atelier de cordonnerie et un autre de coupe et de confection de vêtements, tandis qu'en 1885 étaient installés un cours de jardinage et un atelier de menui-

serie.

Actuellement, l'Institut assure les formations suivantes:

- FORME 2: Adaptation sociale et professionnelle (ouïe et vue)

- FORME 3: Section "ouïe": Horticulture; Bois; Habillement; Publicité; Mécanographie.

Section "vue": Horticulture; Bois; Habillement; Standardiste.

- FORME 4: Section "vue": Travaux de bureau.

Au point de vue pédagogique, les professeurs de l'Institut de Berchem mirent toujours un point d'honneur à se tenir à la hauteur de leur tâche. Ils eurent des représentants au sein des comités des principaux congrès organisés en Belgique ou à l'étranger en vue de promouvoir l'enseignement aux enfants sourds. La Province de Brabant les y aida d'ailleurs toujours en prévoyant chaque année un budget spécial affecté aux voyages

d'études.

C'est grâce à un professeur de Berchem, Isidore Landrain, que l'enseignement aux déficients auditifs eut en Belgique, dès 1906, sa presse spécialisée: la "Revue belge des Sourds-Muets et de leur Enseignement". Isidore Landrain en était à la fois le rédacteur en chef et l'administrateur. Ce bulletin publiait des articles de fond à caractère pédagogique, des nouvelles concernant l'enseignement spécial à l'étranger, des informations d'ordre médical, des chroniques relatives à la surdi-mutité. Très apprécié, non seulement dans notre pays mais aussi au-delà de nos frontières, il dut malheureusement cesser de paraître lorsqu'éclata la première guerre mondiale.

Des articles de plusieurs professeurs de Berchem furent publiés aussi, et en bonne place, dans le "Bulletin international de l'Enseignement des

Sourds-Muets", qui parut jusqu'en 1911.

Il est impossible de parler de l'Institut de Berchem de l'après-guerre 1914-18 sans évoquer le nom d'Alexandre Herlin.

Entré comme surveillant à l'Institut de Berchem en 1896, il passa brillamment son examen de professeur en 1904. Il s'intéressa, d'emblée, à tout ce qui touchait à l'enseignement spécial. D'une activité débordante, il fut de tous les congrès, collabora à toutes les revues, à tous les journaux relatifs à l'enseignement spécial. Il fut professeur au Cours normal provincial pour l'enseignement spécial, membre écouté à la Société protectrice de l'Enfance anormale, conférencier à la Ligue de l'Enseignement, à la Société belge de Pédotechnie. Enfin, en 1921, il fut appelé par le Gouvernement belge aux fonctions d'inspecteur des institutions pour enfants anormaux et estropiés. Malgré ce travail incessant, il trouva encore le temps de publier de nombreux ouvrages dont les plus connus sont: les "Notes pédagogiques sur l'enseignement aux sourds-muets" et surtout "La méthode belge de démutisation", plus connue à l'étranger sous le nom de "méthode belge". Cette méthode, qui est la transposition sur le plan de l'enseignement de la parole aux enfants sourds des idées du Dr Decroly relatives à la globalisation, devait connaître une diffusion mondiale. Ainsi qu'on l'a écrit dans certaines revues étrangères, on venait alors à Bruxelles, qui fut pendant plusieurs années "La Mecque" de la pédagogie nouvelle aux sourds-muets. Le fond de la méthode belge - exercices d'identification, lecture Decroly, dite idéo-visuelle, lecture sur les lèvres, dite synthétique, exercices des organes vocaux, parole et écriture - est toujours d'actualité, sauf la partie relative à l'enseignement global de la parole qui a dû être revue à la lumière de l'expérience acquise.

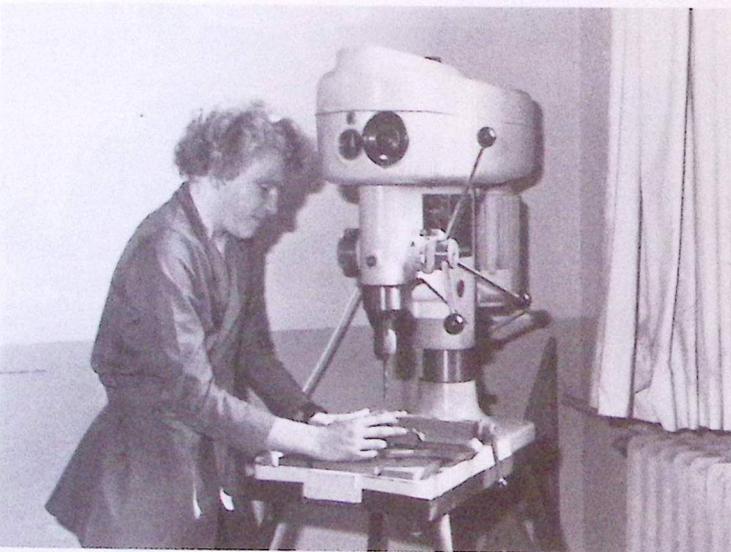
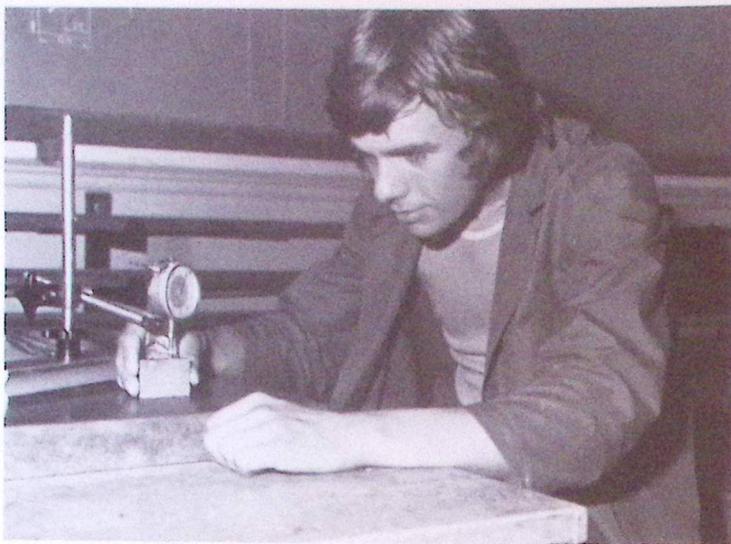
Une nouvelle orientation allait être imprimée à l'enseignement aux déficients auditifs dès après la deuxième guerre mondiale: elle avait pour ori-



L'atelier d'adaptation professionnel prépare à la manutention et au conditionnement de nombreux objets traités dans les ateliers protégés. Cet atelier forme, en outre, de bons artisans en cannage.



Les élèves de la section d'horticulture participent à l'entretien des larges espaces verts qui agrémentent le domaine de l'Institut.



gine l'apparition sur le marché mondial d'audiomètres et d'appareils de correction auditive dont les caractéristiques techniques et les résultats que l'on pouvait en attendre dépassaient tout ce que l'on avait obtenu jusqu'alors.

Est-il nécessaire de stipuler ici que l'Institut provincial de Berchem-Sainte-Agathe a suivi ce mouvement ascendant et que les expériences menées, avant la deuxième guerre mondiale déjà, ont été poursuivies

jusqu'à ces derniers jours à l'aide des appareils les plus modernes. Car non seulement l'Institut de Berchem possède les appareils de mesure, dont il a été question plus haut, ainsi d'ailleurs que plusieurs autres encore, mais il dispose également des appareils collectifs les plus modernes, dont les combien fameux SU-VAG I et SUVAG II qui permettent l'application de la méthode verbotona du Professeur yougoslave GUBERINA.

Il faut formuler ici une remarque importante: pour rester à la hauteur de sa tâche, le professeur pour déficients auditifs dans une école moderne ne doit plus être seulement un pédagogue spécialisé en logopédie et en linguistique, mais il s'impose actuellement à lui une connaissance de plus en plus étendue des problèmes audiolinguistiques, acoustiques, neurologiques et psychologiques.

Ce personnel enseignant travaille d'ailleurs en équipe avec d'autres spécialistes qui sont entrés au service de l'Institut au cours des dernières années. Citons: un médecin O.R.L. audiométriste, un pédopsychiatre, une psychologue...

Sur le plan éducatif lui-même, le nombre des éducateurs a triplé depuis quelques années, tandis que des puéricultrices étaient engagées. Les plus jeunes enfants de l'école sont ainsi confiés, en dehors des heures de classe, à des mains expertes.

Un nombre important d'éducateurs et d'éducatrices était d'autant plus nécessaire que, depuis 1957, l'Institut de Berchem a comblé une autre lacune, en créant une section pour filles déficientes de l'ouïe ou bien de la vue. L'enseignement est donc mixte, actuellement.

Une autre amélioration qui mérite d'être signalée est relative à l'enseignement secondaire du niveau professionnel. Reconnu depuis 1934, il a été, en 1966, réorganisé d'une façon plus rationnelle. En 1980, il a été à nouveau complètement restructuré suivant les "formes" citées plus haut. Il répond ainsi aux normes énoncées par le département de l'Enseignement spécial du Ministère de l'Education nationale et de la Culture française.

Si de nouveaux ateliers n'ont pu être créés en nombre suffisant - il est impossible que leur nombre soit égal à celui des professions que déficients auditifs ou visuels sont à même d'exercer - par contre, nous avons fait en sorte que tous les élèves qui témoignent d'aptitudes spéciales puissent apprendre un métier qui leur plaise "en intégration partielle"

dans des écoles ordinaires, avec soutien pédagogique éventuel à l'IPHOV. Afin d'assurer une coordination aussi intime que possible entre l'Institut et l'établissement d'accueil ou les ateliers fréquentés par nos jeunes gens, il a été procédé à la désignation d'un tuteur professionnel dont le rôle est d'une importance capitale. Grâce à sa connaissance parfaite de nos élèves des deux sections et de leur psychologie qui, par la force des choses, est différente de celle des étudiants doués de tous leurs sens, il a pour tâche d'éviter les malentendus ou même les légers heurts qui pourraient, au début de leur apprentissage surtout, se produire entre les professeurs non spécialisés des écoles ordinaires et nos pupilles. Il joue, en somme, sur le plan professionnel, le rôle qui, sur le plan social, est dévolu à nos assistantes et leur action se conjugue toujours de façon très harmonieuse et très intime, pour le plus grand bien des uns et des autres.

Nous avons jusqu'ici parlé surtout des déficients auditifs. Il y avait beaucoup à en dire car, contrairement à ce que suppose généralement le grand public, l'enseignement le plus spécial n'est pas celui que l'on dispense aux enfants aveugles mais bien celui qui est destiné aux enfants sourds. Cela, bien entendu, ne signifie nullement que l'intérêt témoigné par la Province de Brabant vis-à-vis des déficients visuels soit moins important que celui qui a été réservé aux déficients auditifs: il est tout simplement d'un autre ordre.

Tout d'abord, il apparaît clairement que tout ce qui a été décrit plus haut, sur le plan général de l'organisation de l'Institut de Berchem, se rapporte tout autant aux malvoyants qu'aux malentendants. Citons quelques chiffres à ce sujet:

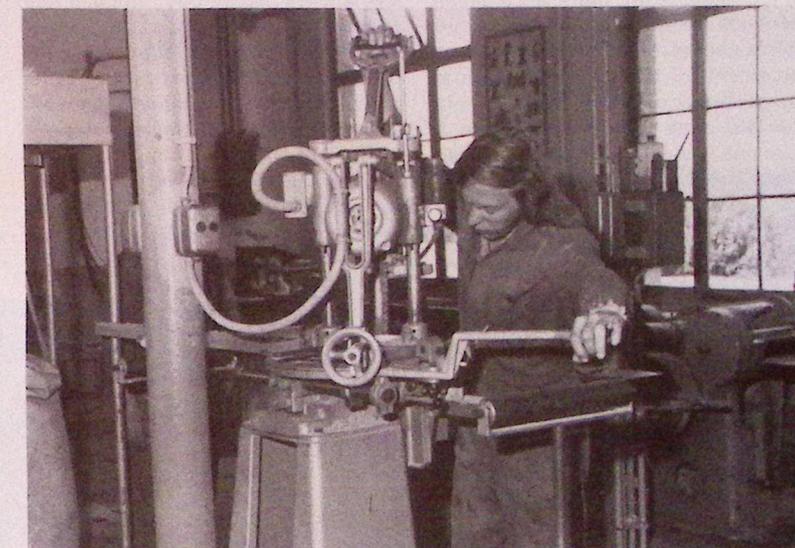
- Au 1er octobre 1981, la section française de l'Institut comptait 132 élèves, 87 à la section des sourds, et 45 à la section des aveugles et amblyopes. Ils étaient confiés à un personnel à prestations complètes ou à prestations incomplètes qui comprenait du personnel de direction, médi-

cal et paramédical, des pédagogues, des professeurs de cours spéciaux, du personnel éducatif et administratif, soit 62 personnes dont 28 étaient attachées aux deux sections, 22 exclusivement à celle des déficients auditifs et 12 à celle des déficients visuels.

Mais il n'est pas moins certain que sur le plan qui est propre aux besoins des déficients visuels, nous avons

également accompli tout ce qui était en notre pouvoir.

Il faut savoir que, sur le plan purement pédagogique, l'enseignement réservé aux enfants aveugles présente, en ce qui concerne les matières enseignées et les procédés employés, beaucoup de similitudes avec l'enseignement ordinaire. La principale différence réside dans les techniques d'écriture et de lecture.



En page de gauche et ci-dessus: la section de mécano-soudure est équipée des derniers perfectionnements en la matière.

C'est Louis Braille, élève de l'Institution nationale des Jeunes Aveugles de Paris, qui dota en 1829 le monde des aveugles de cette écriture spéciale, ingénieuse, pratique, et de nos jours universellement employée: l'écriture Braille.

L'école de Berchem dispose de plusieurs professeurs d'éducation physique spécialisés, tant pour les garçons que pour les filles. Le cours de gymnastique revêt, dans les classes spéciales de nos deux sections, un intérêt capital. Nous ne pensons pas seulement ici aux multiples avantages généraux qu'il présente à l'école spéciale dans une mesure égale à ceux que l'on en attend à l'école ordinaire. Mais nous ne perdons pas de vue que l'attention du professeur de gymnastique doit être retenue par les défauts inhérents au handicap des

élèves dont il doit assurer le développement physique: c'est ainsi qu'il est normal, par exemple, que le plus grand soin soit apporté au maintien et au sens de l'orientation spatiale des amblyopes et des aveugles alors qu'avec les enfants sourds qui respirent souvent mal et d'une façon incomplète, qui ne jouissent pas toujours d'un équilibre parfait et surtout, qui marchent lourdement et en traînant les pieds - pour meubler leur silence, prétend-on, par des vibrations solidiennes qui leur sont agréables et tranquillissantes - il faille prévoir de nombreux exercices susceptibles de corriger ces imperfections. Il convient en outre d'ajouter à ce qui précède la gymnastique orthopédique indispensable avec les plus désavantagés de nos élèves. Elle est toujours exécutée suivant une pres-

cription médicale.

Dans le même ordre d'idées, les effets de la natation ne pouvant que leur être bénéfiques, nos élèves n'en sont pas privés. Le bassin du C.E.R.I.A. reçoit leur visite chaque semaine.

Malgré la sollicitude réservée par la Province de Brabant à son Institut berchemois, depuis de longues années, un groupement philanthropique, fondé en 1907, s'ingénie à procurer à nos élèves "le superflu, souvent si nécessaire". Ses "bonnes actions" ne se comptent plus aujourd'hui.

Pour terminer, citons les deux amicales des anciens élèves de notre Institut de Berchem, fondées elles aussi, dès 1907, et qui continuent à prospérer pour le plus grand profit de leurs innombrables membres.



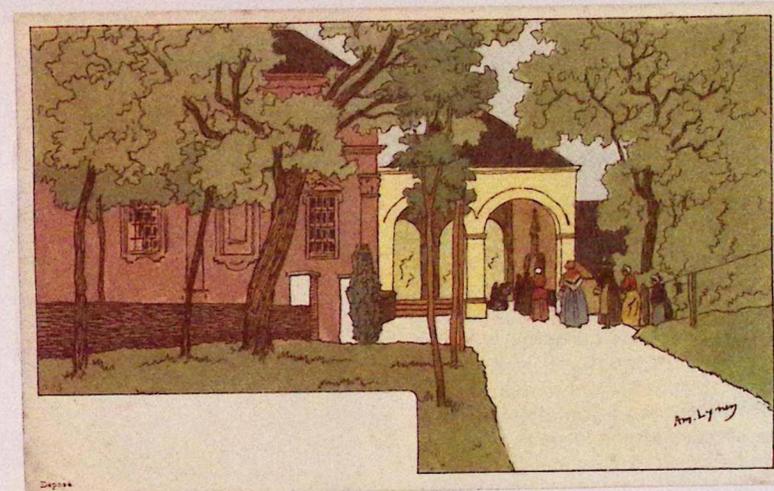
La bibliothèque scolaire, spacieuse et dotée de nombreux ouvrages, permet à chacun de trouver la documentation qu'il recherche.

## De-ci de-là à Bruxelles et en Brabant avec Amédée Lynen (4)

par Georges RENOU

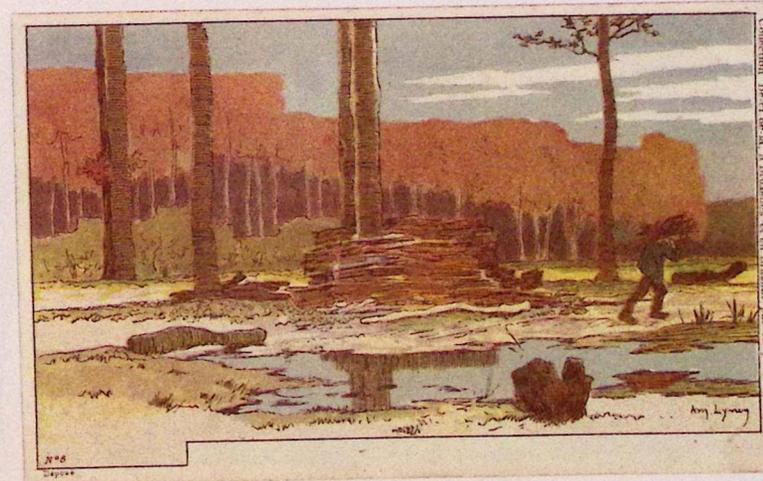
### n° 5 Pèlerins (Montaigu)

Depuis le temps qu'elles viennent là, en chapelets, chercher des certitudes, leurs doutes n'ont rien perdu de leur poids. Elles trottaient docilement, à la queue leu leu, leurs jambes percluses d'angoisses, font un petit tour et puis s'en vont. Entretiens, elles se sont agenouillées, ont marmonné leurs indéchiffrables litanies, attendant du Très-Haut qu'il y mette lui-même bon ordre. Rendez-vous dans un an. Celles qui auront disparu seront remplacées.



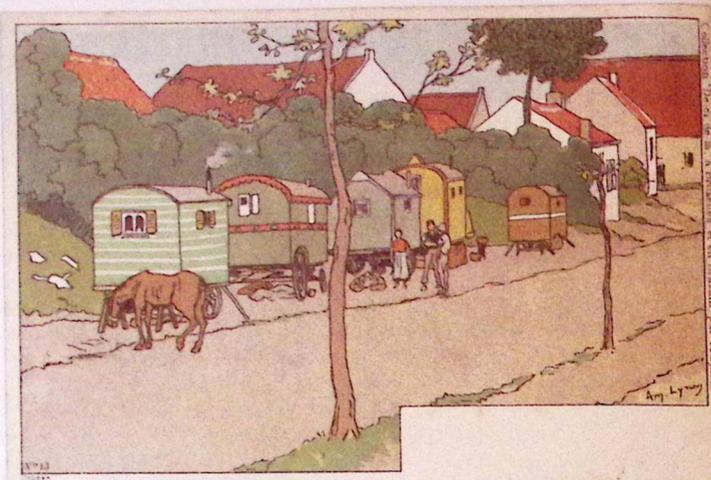
### n° 8. Ramasseur de bois mort (Espinette)

A chaque voyage, il se tasse un peu plus, sans doute parce que le fagot pèse davantage. Un soir, il s'effondrera à jamais et d'autres bois morts permettront à d'autres vieux de retarder le moment où leur frère flamme de vie renoncera à vaciller.



**n° 13. Les roulottes (chaussée de Malines à Louvain)**

Quand elles sont lasses de roulotter, les cahotantes cahutes se rassemblent au pied d'un talus. Et leurs fragiles cheminées crachotent un premier panache. Qu'ont-ils encore à se dire, ces nomades qui ne se quittent jamais ? Que trouve-t-elle à grignoter, cette bourrique à la carcasse saillante dont on se demande à chaque arrêt si elle sera du prochain départ ? Leur ambition à tous : durer.



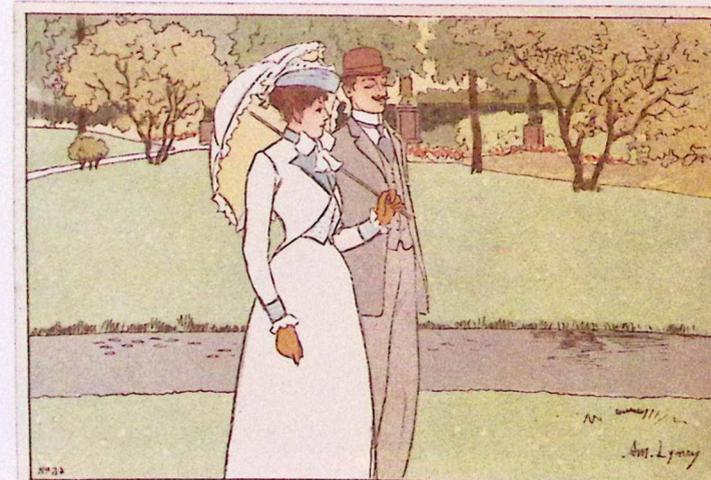
**n° 23. Panorama de Louvain**

Sous ses yeux, la cité, précédée de cheminées d'usine, hautes, arrogantes, intarissables semeuses de scories. Entre le gris du béton et le vert tendre des bosquets, la lutte inégale a commencé. Un jour viendra où celui-ci s'effacera devant celui-là. Comme se sera effacé le dessin du chemin creux du haut duquel elle interroge les toits.



**n° 34. Printemps (Jardin Botanique, Bruxelles)**

Printemps. La preuve : les ombrelles fleurissent, les jabots s'épanouissent, les parterres s'attendrissent. Bleu, blanc, crème. Un peu de rose aux joues, juste ce qu'il faut pour faire mine de demeurer sur son quant-à-soi. Sur son trente-et-un. A l'arrière-plan, les statues se voilent la face derrière les frondaisons nouvelles.



**n° 38. Revenant du travail (environs de Vilvorde)**

Pourquoi Vilvorde plutôt qu'ailleurs ? Parce que Lynen y est allé. Parce qu'en ce temps-là, l'artiste se déplaçait "sur le vif", sur le sujet, crayons et pinceaux dans la poche de poitrine, près du coeur, siège pliant à bout de bras. A chacun son fardeau. A chacun sa peine. Le vrai miracle est d'y trouver sa récompense.



**n° 45. Amateurs d'oiseaux (Bruxelles)**

Mais où sont-ils donc ? Des groupes, des têtes, des dos. Chapeaux boules, huit-reflets, bérêts, bonnets, képis. D'oiseaux, point. Ils sifflent en silence, au creux des gilets rassemblés. Univers clos, carcéral, où l'on ne chante plus que par habitude. Peut-être par désespoir. Allez savoir.



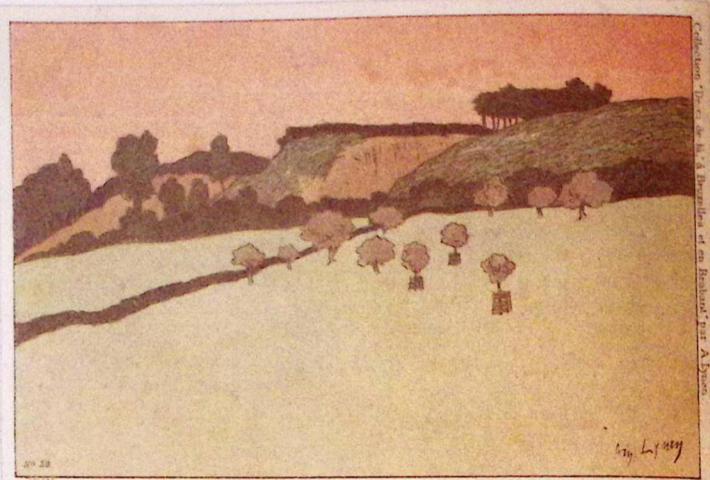
**n° 52. Bords de la Dyle, à Noirhat**

Des hectares de bonne terre pour un seul pignon blanc. Une Dyle vagabonde aux eaux de cristal. Noirhat ? Connais pas. Le bout du monde. Inaccessible paradis, solidement gardé par des sentinelles de verdure d'où se détache la tête hirsute d'un saule têtard. Lynen s'amuse.



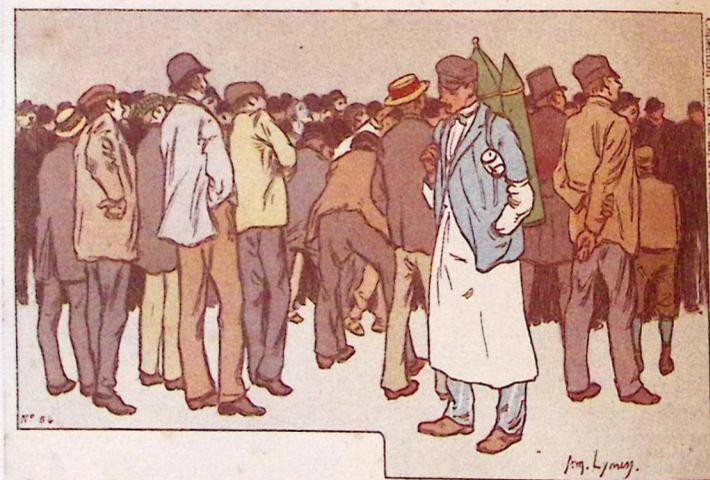
n° 59. Noirhat. Les vergers

Une nature à l'état pur, encore épurée par l'art subtil de Lynen qui suggère davantage qu'il ne reproduit. Du figuratif non figuratif en quelque sorte. A quoi tient le talent ? A l'irrationnel. A tout ce qui échappe à l'analyse. Quel microprocesseur, un jour, peindra les vergers de Noirhat avec semblable délicatesse ?



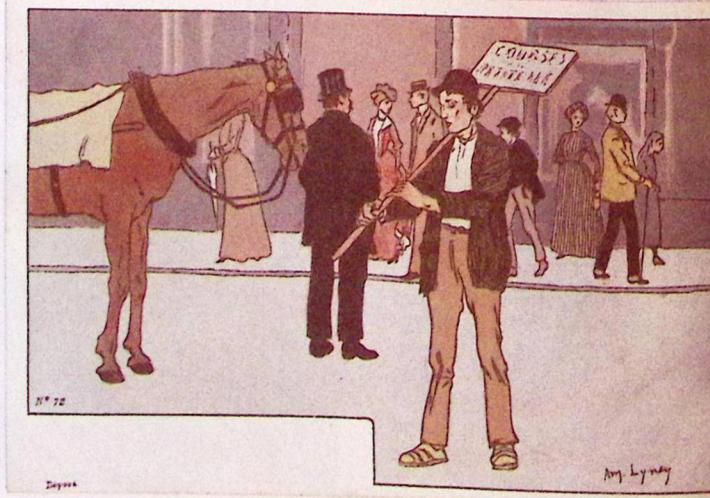
n° 64. Au Jeu de Balle. Marchand de coco. Bruxelles

Notre homme est philosophe, sans aucun doute. Tandis que la foule, unanime, se concentre sur le va-et-vient de la petite reine blanche, lui s'interroge. Mais à quoi pensent les marchands de coco, au plus intense de la partie ?



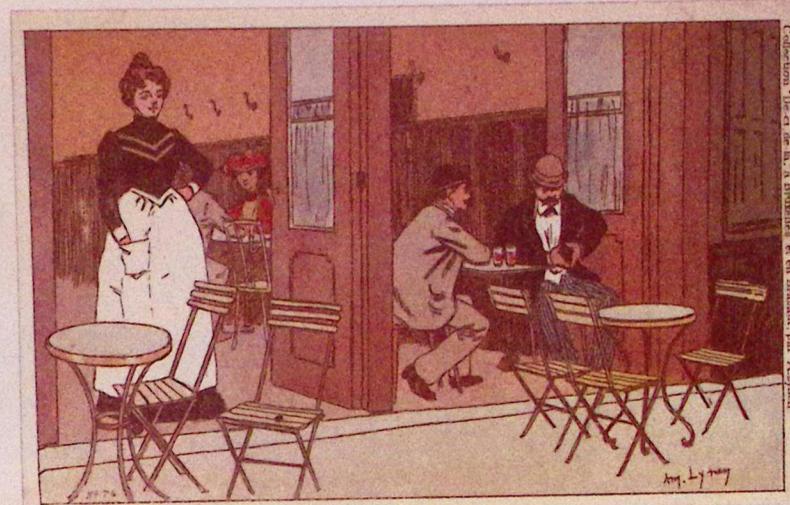
n° 72. La Réclame

La pub. Le slogan que l'on trébale à bout de bras, au milieu du pavé. Les passants indifférents. On ne la leur fait pas. Personne n'y croit, à la Réclame. C'est bien connu. Personne n'y succombe. Sinon les niais, les naïfs. Les gogos. La Réclame, c'est pour les autres.



n° 74. Terrasse d'estaminet. Bruxelles

Estaminet. Café. Cabaret. Brasserie. A chaque époque ses "pubs". Ses snacks. Ses tavernes. Autres temps, autre vocabulaire. Même manière de tuer le temps, de meubler les secondes. Mêmes couples, mêmes conversations, mêmes soifs. Le modèle de la chaise ne change rien à l'affaire. Seul fait défaut, aujourd'hui, un autre Lynen. Serait-ce que notre vie quotidienne ne suffit plus à alimenter les inspirations ?



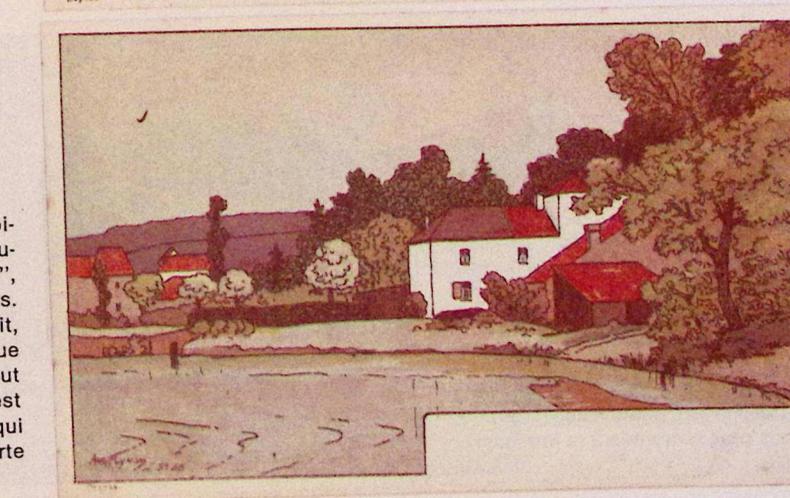
n° 78. Commissionnaires

Commissionnaire: qui fait des commissions. Qui fait pour les autres ce que les autres n'aiment pas faire pour eux-mêmes. Hommes à tout faire. A tout attendre. A tout espérer. A tout porter. Les bonnes et les mauvaises nouvelles. Les petits paquets-cadeaux joliment ficelés comme les fardeaux les plus pesants. Rien ne les rebute. Rien ne les enrichit. Une commission sur une commission: peu de chose, en somme.



n° 88. L'étang de Boitsfort

Une carte onirique. A la place du pignon blanc et de la tuile rouge, aujourd'hui, une "routà quatre bandes", voie rapide de nulle part vers ailleurs. Difficile d'imaginer qu'ici se pêchait, puis se mijotait l'anguille au vert que l'on venait déguster de l'autre bout de la cité. Lynen en a mangé, c'est sûr. Et de la terrasse sans étoile qui l'avait accueilli, il a dessiné sa carte n° 88.



**n° 90. Bruxelles-Midi. Salle d'attente de 3ème classe**

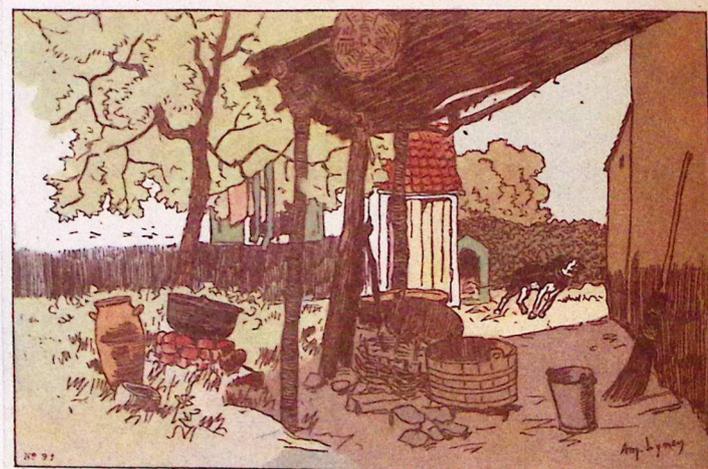
Pense-t-il, ne pense-t-il pas? Dort-il, ne dort-il pas? Fait-il mine de? Où va-t-il? Un carton, un baluchon, un riflard, une gazette. Des bagages de 3ème classe, en effet. S'en souviennent-ils? A l'origine, les classes ferroviaires se comptaient par quatre. Notre époque n'en a gardé que deux. Les plus chères.



Collection "De et de M. à Bruxelles et en Brabant" par A. Jansen

**n° 91. Un étranger qui passe. Anderlecht**

Un chien qui aboie. Des murs qui répercutent. Une cuve, une marmite, un seau qui résonnent. Une ferme qui sort un instant de sa torpeur. Une main qui soulève un rideau de tulle. Des pas qui s'éloignent. Un chien qui regagne sa niche. Le silence qui retrouve son royaume.



Collection "De et de M. à Bruxelles et en Brabant" par A. Jansen

**n° 94. Beersel. Vieux puits**

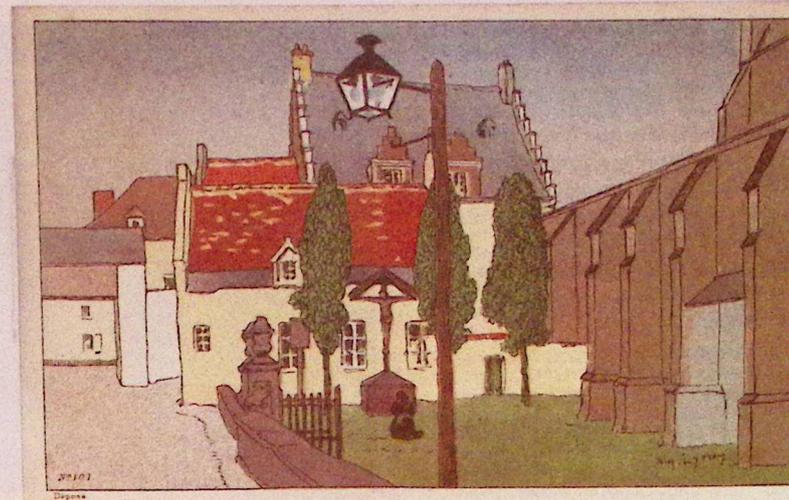
Puits précieux. Source de vie qu'il faut aller capter là-bas, dans les entrailles du sol. Un jour, la Vérité lui sautera au visage et elle s'apercevra qu'elle a tourné le dos au futur. Ses mains éraillées, raidies, n'arriveront plus à se refermer sur l'anse du seau. Au tréfond du puits, l'eau croupira, jamais plus remontée à la lumière du jour.



Collection "De et de M. à Bruxelles et en Brabant" par A. Jansen

**n° 101. Grand Béguinage à Louvain**

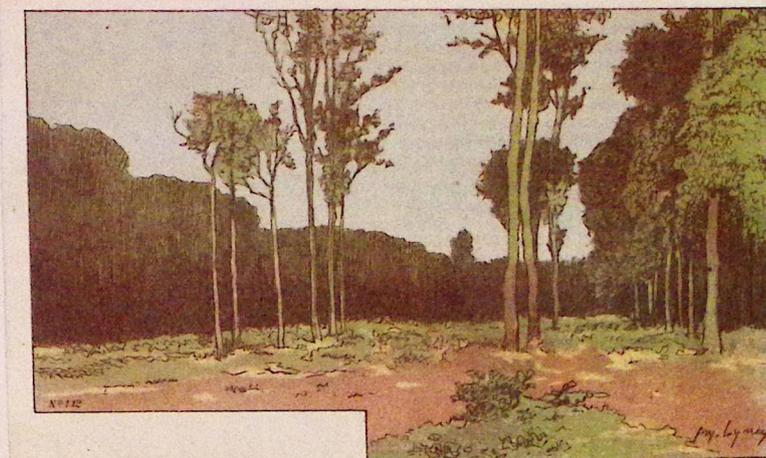
Grand Béguinage, petites angoisses. Rendez-vous répété avec la pierre en croix au pied de laquelle on soliloque en silence. Pour ne déranger personne. Ni arbres ni réverbères. Ni Dieu.



Collection "De et de M. à Bruxelles et en Brabant" par A. Jansen

**n° 112. Forêt de Soignes**

Le plus grand rassemblement de hêtres d'Europe. Le plus merveilleux cadeau de la terre aux Brabançons. L'art de peindre? Rendre par la couleur le bruissement délicat de cet océan de verdure, la fraîcheur du sous-bois, la lumière brutale des clairières. Répondre au mystère par un autre mystère.



Collection "De et de M. à Bruxelles et en Brabant" par A. Jansen

**n° 123. Jardinage. Watermael**

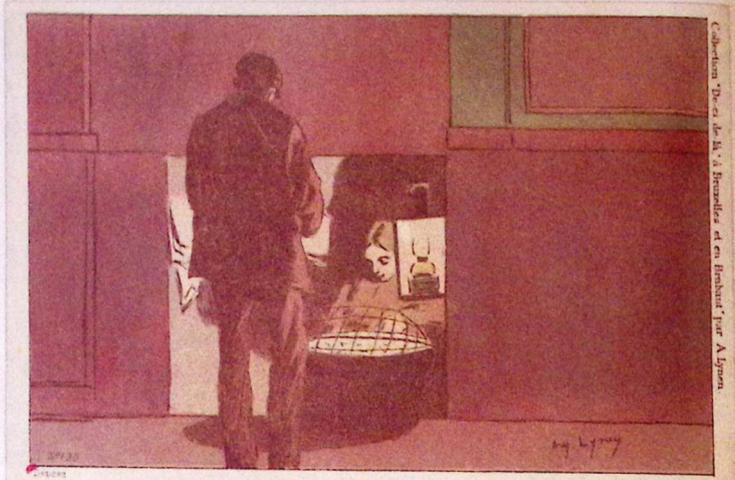
Il est employé aux Chemins de Fer. Ou à la Compagnie des Eaux. Ou quelque chose comme ça. Comme il ignore les joies de la télévision, il occupe ses loisirs à cultiver son lopin de terre, à figoler son jardinet. Il n'en a pas conscience, mais il "agit". L'ère des humains spectateurs n'a pas encore débuté. C'est pour bientôt.



Collection "De et de M. à Bruxelles et en Brabant" par A. Jansen

n° 135. Bruxelles. Le marchand de marrons

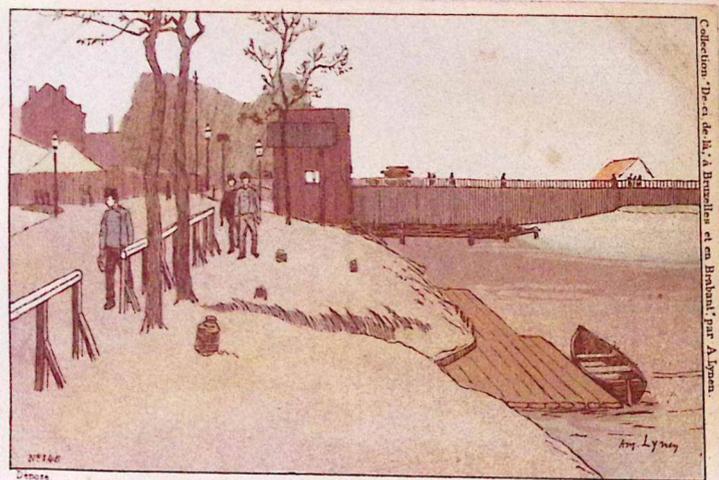
Chauds, les marrons! Chauds les coeurs, brûlants les doigts! De la haute gastronomie à bon marché. Se mangent debout dans la rue, à la lueur des réverbères, au retour du labeur, sous le vent d'hiver qui mord les joues. Ça trompe la faim. Ça cale l'estomac. Mais ça ne nourrit pas vraiment son homme.



Collection "De et de M. à Bruxelles et en Brabant" par A. Lynen.

n° 146. Pont de Laeken, le matin

Novembre. Ou février. Peu importe. Ces brumes qui s'effilochent le long des berges, ouatant le fond du décor, sont de toutes les saisons. Des silhouettes quittent le coton de la nuit et entrent en scène, habillées en hommes. Ils connaissent le scénario de mémoire: boulot, boulot, boulot. Demain, ils recommenceront les mêmes gestes, aux mêmes endroits. Ils n'en connaissent pas d'autres.



Collection "De et de M. à Bruxelles et en Brabant" par A. Lynen.

n° 152. Bruxelles. Rue du Temple

Entre rue des Minimes et rue Haute. Presque Montmartre. Ici la gouaille s'appelle zwanze. Celui-là descend en paradis, là où la lumière scintille. Dérisoire papillon de nuit qui s'en va se brûler les ailes à la flamme des quinquets, de caberdouche en caberdouche. Cafetiers, huilez vos pompes à bière!

(4) Voir également "Brabant" numéro spécial 3-4/1982, pages 65 à 72, n° 6/1982, pages 33 à 40 et n° 3/1983, pages 33 à 40.



Collection "De et de M. à Bruxelles et en Brabant" par A. Lynen.

# La Route des Six Vallées

## 4

par Yves BOYEN

- \*\* = monument, site ou oeuvre d'art de toute beauté
- \* = monument, site ou oeuvre d'art remarquable

(4) Voir également «Brabant» n° 2/1983, pp. 39 à 51, n° 3/1983, pp. 41 à 49 et n° 5/1983, pp. 40 à 49.

### JODOIGNE (km 122)

Important centre agricole et commerçant qui, avec les communes fusionnées de Piétrain, Saint-Jean-Geest, Saint-Remy-Geest, Mélin, Lathuy, Jodoigne-Souveraine, Dongelberg, Jauchelette et Zétrud-Lumay, compte, de nos jours, quelque 9.000 âmes. Bâtie sur les escarpements dominant la Grande Ghètte, Jodoigne est aussi un centre d'art recelant plusieurs monuments civils et religieux du plus haut intérêt tant sur le plan architectural qu'artistique, ainsi que de nombreuses et imposantes maisons de maître édifiées, pour la plupart, à l'aide de la belle pierre blanchâtre extraite des carrières voisines de Gobertange. Jodoigne se caractérise, en outre, par ses curieuses places publiques asymétriques affectant la forme d'une équerre, ainsi que par ses rues et ruelles tortueuses, encaissées qui ont gardé un cachet très provincial. Restaurants, piscine couverte, pêche en étang.

#### Spécialités gastronomiques

Le boudin vert au goût épicé.  
La dorée au stouf (tarte au fromage blanc).  
Le chausson jodoignois à base de pommes et de boudin vert.

#### Événements

Concours national bovin et porcin, le jeudi de l'Ascension.

#### Syndicat d'Initiative

M. Bernard de Traux de Wardin, président. «Le Château», 5901 Jodoigne-Souveraine; tél.: 010/61.00.91.

M. Jean Joordens, secrétaire, rue Chèvrequeue, 20 à 5865 Walhain; tél.: 010/81.20.24.

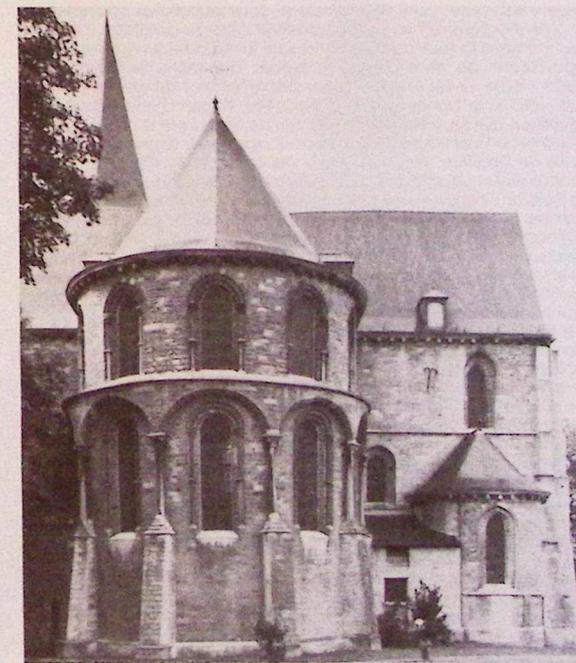
Avant de décrire sommairement les principales curiosités de la localité, signalons que Jodoigne, dont les origines sont plus que millénaires, fut, dès le Moyen Age, l'une des neuf cités brabançonnaises érigées en franchises, en même temps qu'une place fortifiée, qui, avec Aarschot et Tirlemont, constituait la deuxième ligne de couverture pour Louvain qui fut la première résidence des ducs de Brabant. Admirablement située à la croisée des chemins de grand trafic, protégée, de surcroît, par ses remparts, Jodoigne participa activement au grand courant commercial des XIII<sup>e</sup> et XIV<sup>e</sup> siècles et devint même, sur le plan économique, la deuxième ville du Brabant.

Le XV<sup>e</sup> siècle fut une période faste pour la ville, le commerce de bétail surtout, mais aussi celui du fromage et de la bière étant florissant. En revanche, aux XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles, Jodoigne fut, en raison de sa position stratégique, l'une des principales victimes des hostilités entre les armées hispano-belges et les troupes des Provinces-Unies, sans parler des autres calamités qui s'abattirent sur la cité (épidémies, incendies, etc...).

Le calme étant revenu au XVIII<sup>e</sup> siècle, plusieurs immeubles furent construits ou reconstruits (hôtel de ville, ferme de La Comté, etc...) ce qui n'empêcha pas le commerce de décliner tandis que les tentatives d'industrialisation étaient vouées à l'échec. Au XIX<sup>e</sup> siècle, l'amélioration des voies de communication (notamment la construction de la chaussée de Wavre à Hannut) favorisa le commerce et les marchés locaux qui connurent un certain regain qui s'est maintenu jusqu'à nos jours. Jodoigne est aujourd'hui un centre scolaire très important (nombreux établissements parmi lesquels deux écoles normales provinciales).

Reprenons notre itinéraire là où nous l'avons interrompu (à l'entrée de la chaussée de Hannut à Jodoigne) pour présenter cette introduction à la visite de Jodoigne.

En face de nous, la Ferme de La Comté est un très beau spéci-



Jodoigne: le superbe choeur roman de l'Eglise Saint-Médard.

men de ferme hesbignonne à cour centrale. L'élégant corps de logis date de 1730, les autres bâtiments ont été reconstruits ou remaniés au XIX<sup>e</sup> siècle.

Puis, en retrait à gauche, la **Ferme du Stocquoy**, ancienne dépendance de l'abbaye d'Helyssem, vaste et beau quadrilatère de bâtiments reconstruits en 1755-1756 auquel on accède par un séduisant porche-columbière caractérisé par sa porte en anse de panier et son toit à la Mansard.

Plus loin, toujours à gauche, masqué par les épaisses frondaisons d'un parc magnifique (30 hectares) agrémenté de pièces d'eau, le **Château des Cailloux** est une imposante demeure, en briques et pierres blanches, édifiée en 1870, pour le «Bey» Hector Defoer, et transformée en 1952 pour servir de centre d'études et d'internat pour les élèves de l'athlétique royal.

Nous pénétrons bientôt dans le centre de Jodoigne et atteignons le carrefour des chaussées de Hannut à Wavre et de Tirlemont à Charleroi (signalisation lumineuse).

Pour visiter l'église Saint-Médard, qui est le monument le plus prestigieux de Jodoigne, s'engager, à gauche, dans la chaussée de Tirlemont à Charleroi (direction Charleroi). 250 mètres plus loin, prendre la rue à droite (plaque église). Nous sommes au chevet du sanctuaire.

L'**Eglise Saint-Médard** (classée par arrêté royal en date du 21-12-1936) est le joyau architectural de la commune en même temps que l'un des monuments les plus anciens et les plus caractéristiques du Brabant. En forme de croix latine, elle fut édifiée en plusieurs campagnes qui couvrirent pratiquement un siècle (du premier tiers du XIII<sup>e</sup> siècle au début du XIV<sup>e</sup> siècle). Le grès blanc des carrières de Huppaye pour les fondations et certains subsélements, le calcaire mosan pour divers éléments d'architecture et surtout la belle pierre de Gobertange furent utilisés pour le gros-œuvre. La partie la plus remarquable et la plus ancienne est le **chœur** roman, bien que rappelant, par certains détails, les constructions élevées à l'époque de transition. Il est composé de deux étages de fenêtres. Les baies de la rangée inférieure sont encore en plein cintre tandis que les autres affectent la forme d'un arc légèrement surbaissé. Aux bras du transept, dont le gros-

œuvre est roman, ont été accolées deux absidioles couvertes de voûtes d'ogives remontant au premier âge du gothique. Les nefs, tout comme la tour carrée, flanquant la façade du côté sud, sont également de style ogival. L'église, qui dans le courant du XVIII<sup>e</sup> siècle, avait été mise sans discernement au goût du jour, a fait, voici une bonne dizaine d'années, l'objet d'une adroite restauration qui lui a restitué l'essentiel de sa pureté d'origine. Il faut pénétrer à l'intérieur de l'église pour apprécier toute la sobriété et la majesté de l'édifice. Le mobilier est de choix. Tout d'abord, un estimable triptyque attribué à Otto Venius (1558-1629) et représentant la Passion; cette œuvre a été restaurée en 1974; ensuite la Sainte Famille et Hérode d'Érasme Quellin (1607-1678); puis deux volets consacrés à la légende de saint Alexis, du même Quellin. On remarquera, en outre, diverses statues dont deux effigies polychromes de saint Médard, l'une de 1568, l'autre de 1659, une statue rustique de saint Corneille (XVII<sup>e</sup> siècle), le maître-autel fort élégant à colonnes et rocailles, les stalles, lambris et encadrements de fenêtres du chœur formant un somptueux décor, le banc de communion Louis XV, les autels latéraux (± 1740) enrichis de rocailles, deux confessionnaux du XVII<sup>e</sup> siècle, et de très belles orfèvreries dont la **châsse** en argent des saints Médard et Corneille, ce dernier étant le second patron de Jodoigne; cette œuvre finement ciselée porte le poinçon de l'orfèvre qui l'a exécutée: J. Fallais, les poinçons de Louvain et la date 1660. Mais, la pièce maîtresse du trésor est, sans conteste, le superbe **calice** en vermeil dont la tige et le nœud ont vraisemblablement été exécutés au début du XIII<sup>e</sup> siècle par le talentueux Hugo d'Oignies.

On notera encore les nouvelles orgues, qui, quoique contemporaines (1973), témoignent d'un modernisme de bon aloi.

Des abords de l'église, on jouit d'un beau point de vue sur le bas de la cité. La **cure**, située derrière l'église, est une grosse et belle demeure à double corps et à deux niveaux, construite en briques et pierres de Gobertange. Elle date de 1738, mais fut agrandie au cours de la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle.

En contrebas de l'église, **source et fontaine du Modron**, qui serait le berceau même de Jodoigne.

La découverte de Jodoigne et de son atmosphère très particuliè-



Jodoigne: le Château Pastur ou Château de La Comté.

re doit s'effectuer à pied. Nous recommandons, dès lors, aux touristes d'abandonner momentanément leur voiture et de flâner dans les rues pittoresques de la vieille cité. Par exemple, au départ de l'église Saint-Médard, gagner la basse ville par la rue Saint-Médard et de là remonter jusqu'à la Grand'Place par le lieu-dit «La Gadale». Ils auront, de la sorte, le loisir d'admirer, au passage, les jolies façades des nombreuses maisons bourgeoises des XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles parvenues jusqu'à nous tout en découvrant les principales curiosités monumentales du centre-ville que nous décrivons sommairement ci-dessous.

Le **Château Pastur** ou **Château de La Comté** construit, en 1730, sur un éperon rocheux à l'emplacement où s'élevait jadis la forteresse qui défendait la ville et qui fut détruite durant les guerres de religion et remplacée par un château à usage de résidence auquel s'est substituée la demeure actuelle. Il s'agit d'un très beau spécimen de style classique mais où subsistent quelques réminiscences de style Louis XIV. La façade principale, dominée par un fronton triangulaire, a vraiment noble allure. La paternité de cette construction est généralement attribuée à l'architecte Verreucken qui édifia l'hôtel de ville en 1733 (voir plus loin).

Le château a été converti, en 1960, en pensionnat dirigé par des religieuses appartenant à l'Ordre de l'Union au Sacré-Cœur.

Quelques vestiges des **fortifications** érigées, au début du XIII<sup>e</sup> siècle, sous le règne d'Henri Ier, duc de Brabant, subsistent encore, notamment, en contrebas du Château Pastur, le long de la Grande Ghête et au pied du Quartier de la Montagne des Aveugles, ces derniers étant bien visibles de la rue de l'Abattoir. Mais la partie la plus intéressante des remparts primitifs de Jodoigne est située au nord-est de la ville (elle n'est hélas pas visible de la rue). Elle comporte une tour décapitée à 7,50 mètres de hauteur (il s'agit de la dernière des six tours figurant sur le plan de J. Charlot dressé en 1753) et d'un important fragment du mur d'enceinte, long de 32 mètres et haut de 5,50 mètres. Bien que les créneaux aient disparu, ce vestige, qui repose sur un dispositif en arcades, est typique et sa patine est séduisante.

Avant d'escalader la pittoresque «Gadale» pour visiter la Grand'Place de Jodoigne, un petit crochet vers le quartier tout

proche de la paroisse Saint-Lambert s'impose. La rue comme la place Saint-Lambert méritent une attention toute spéciale. La plupart des maisons qui les bordent sont typiques de l'art régional de bâtir aux XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles.

Quant à l'**Eglise Saint-Lambert**, elle fut reconstruite, en briques, en 1860-1862, d'après les plans de l'architecte Emile Coulon, à l'exception de la tour plantée en façade qui remonte au sanctuaire précédent. La base de la tour, avec porte en anse de panier, surmontée d'une niche aux ailerons baroques, a été édifiée en pierres; elle date de 1732. La brique fut utilisée pour la partie supérieure datée de 1755. Le mobilier se compose de quelques pièces de choix. Tout d'abord, la chaire de vérité, excellente ébénisterie, de style Louis XV, avec rampe délicatement ouvragée et rocailles admirablement dessinées, ensuite, le banc de communion, les confessionnaux et la galerie du buffet des orgues, bonnes menuiseries, de style Louis XV également, enfin, comme sculpture, un Christ (XV<sup>e</sup> siècle) dont la croix, ornée des symboles des Évangélistes, est d'une très bonne facture.

Nous joignons, à présent, la **Grand'Place** attachante à plusieurs égards. De plan trapézoïdal, elle est bordée d'hôtels de maître et de maisons, de style classique, où la pierre de Gobertange fut utilisée avec bonheur en alternance avec la brique. Trois monuments dominent ce plaisant ensemble de constructions.

Tout d'abord, l'**Hôtel de Ville** dont la façade principale fut construite, en 1733, d'après les plans de l'architecte Verreucken. D'une belle ordonnance classique, cette façade a été édifiée en pierres de Gobertange. Percée de deux portes cochères, elle est précédée en sa partie centrale d'un élégant perron. La porte d'entrée est sommée des armes de Jodoigne et du millésime 1733. Cette même date figure sur une pierre placée à l'angle droit de la façade. Les façades latérales tout comme l'architecture intérieure paraissent remonter à un édifice plus ancien, peut-être à la maison de ville précédente qui fut ravagée par un incendie en 1710.

À l'intérieur, la grande salle du rez-de-chaussée avec voûte à arcs doubleaux reposant sur de solides piliers et qui servit d'abord de marché couvert, puis d'école communale (1738) avant d'abriter

le matériel des pompiers (1843), fut ensuite compartimentée en bureaux. À l'étage, la salle des pas perdus, également voûtée avec arcs doubleaux et nervures croisées retombant sur un pilier central, sert de hall donnant accès à diverses pièces qui abritaient initialement les services du magistrat. L'hôtel de ville, qui a fait l'objet, il y a une quinzaine d'années, d'une adroite restauration, a été classé comme monument le 26-11-1973.

Devant l'Hôtel de Ville, l'**Arbre de la Liberté**, planté en 1830.

La **Chapelle Notre-Dame du Marché** est un élégant édifice gothique, élevé au XIV<sup>e</sup> siècle. Il ne comporte qu'une nef précédée d'une forte tour à larmiers, édifiée en pierres de Gobertange, et terminée par un curieux clocher de forme hélicoïdale comme on en rencontre dans la région de Verviers, notamment à Jalhay et à Polleur. La porte du sanctuaire est surmontée d'une grande baie ogivale. L'intérieur est garni de quelques beaux meubles liturgiques dont nous détacherons l'imposant maître-autel à colonnes droites encadrant un tableau montrant la Vierge entourée de médaillons où figurent les quinze mystères du Rosaire; puis, l'ensemble formé par la chaire de vérité (1680), ornée de volutes de feuillages entourant un médaillon, les confessionnaux (1676) avec corniches animées de rinceaux et montants où figurent des têtes d'anges, et les lambris rythmés par des cornes d'abondance. Mais, la pièce maîtresse du sanctuaire est le magnifique **cénotaphe**, en pierre calcaire, des comtes de Glymes, composé d'une dalle posée sur un socle rectangulaire armorié et servant de support aux gisants du comte et de la comtesse de Glymes, morts respectivement en 1668 et en 1671, où les personnages apparaissent allongés dans la pose classique des défunts.

Fermant la Grand'Place, la **Vicomté** est une demeure cossue, édifiée, en pierres de Gobertange, dans le courant du XVIII<sup>e</sup> siècle, sur les structures d'un édifice plus ancien remontant au XVI<sup>e</sup> siècle. Une coquette tourelle rehausse ce bel immeuble qui a appartenu longtemps à la famille de Glymes.

A mentionner encore, non loin de la Grand'Place, dans la rue du Sergent Sortet, le **Château Ghober**, bijou, de style Louis XVI, où la pierre de Gobertange fut utilisée de façon particulièrement judicieuse.



Jodoigne: un aspect de l'élégante Grand'Place avec, à gauche, l'Hôtel de Ville, que précède l'Arbre de la Liberté, et, à droite, la Chapelle Notre-Dame du Marché surmontée d'un curieux clocher hélicoïdal

Après cette agréable promenade au cœur de la vieille cité, nous reprenons le volant et, par la chaussée de Tirlemont, nous nous dirigeons vers Saint-Jean-Geest. Après 2 km de parcours, une artère, à droite, nous conduit au centre de Saint-Jean-Geest (crochet facultatif; 2 km aller et retour).

#### SAINT-JEAN-GEEST

Petit centre agricole rattaché à la nouvelle entité de Jodoigne. Hôtel-Restaurant (7 chambres) aménagé dans une ferme du début du XIX<sup>e</sup> siècle.

L'**Eglise Saint-Georges**, de style néo-classique, date de 1870. On y voit, outre un autel Louis XV retouché au XIX<sup>e</sup> siècle, des statues de saint Roch et de saint Hubert (XVIII<sup>e</sup> siècle) encore traitées dans le goût baroque.

La **cure**, aujourd'hui occupée par des religieuses hospitalières, est une agréable construction du XVIII<sup>e</sup> siècle, agrandie au début du XX<sup>e</sup> siècle.

Retour à la chaussée de Charleroi à Tirlemont. Nous traversons maintenant Sainte-Marie-Geest.

#### SAINTE-MARIE-GEEST (km 124,5)

Hameau de Saint-Jean-Geest, arrosé par la Grande Ghête. A notre gauche, l'**Eglise Saint-Pierre**, édifice du XIX<sup>e</sup> siècle (nefs) sans caractère à l'exception toutefois de la **tour** romane et du **chœur** romano-ogival, intéressants par maints détails. Le mobilier est modeste; détachons toutefois le banc de communion Louis XV et une jolie statue d'un goût rustique (XVIII<sup>e</sup> siècle) figurant saint Pierre.

Nous poursuivons notre randonnée jusqu'à Lumay.

#### ZETRUD-LUMAY (km 126,5)

Pittoresque village agricole, rattaché à Jodoigne et composé de deux hameaux principaux Zétrud et Lumay. La Grande Ghête tra-



Zétrud-Lumay: la jolie Chapelle Notre-Dame de Bon Secours.

verse la localité de part en part. Restaurant et tennis à Zétrud. Pêche et kayak à Lumay. Entre Zétrud et Lumay, romantique chalet d'étangs d'une superficie de 6 hectares.

Notre circuit ne passant pas par Zétrud, nous recommandons vivement aux touristes de continuer à suivre la route Jodoigne-Tirlemont jusqu'au centre de **Zétrud** (2 km aller et retour) pour visiter l'**Eglise Saint-Barthélemy**, l'un des plus captivants édifices brabançons d'origine romane. L'imposante **tour** (XII<sup>e</sup> siècle), encore percée de meurtrières, a été construite à l'aide de grès sablonneux. D'autres vestiges romans sont encore visibles dans les parties basses de l'église. L'édifice fut agrandi et le chœur reconstruit en 1760 dans le style classique de l'époque. L'intérieur ne manque pas d'allure et le mobilier est de choix.

A signaler plus particulièrement les piliers carrés assez trapus qui soutiennent la nef, la chaire de vérité baroque aux colonnes torsées, le remarquable buffet d'orgues Louis XV, les fonts baptismaux en pierre bleue (XVI<sup>e</sup> siècle) et un Calvaire des XV<sup>e</sup> et XVI<sup>e</sup> siècles.

Contigu au sanctuaire, le **château**, d'origine ancienne, fut reconstruit, en 1842, dans le style néo-classique. Il s'agit d'une grosse bâtisse à deux niveaux, édifiée en briques avec pierres bleues pour les encadrements et pierres blanches pour les chaînes d'angle. Un fronton triangulaire frappé aux armes des d'Asier-Waha rythme la façade qui, au demeurant, ne manque pas d'allure. Le long de la chaussée de Tirlemont subsistent plusieurs maisons anciennes qui fleurissent encore bon le passé.

Signalons encore, à Zétrud, la **Chapelle Notre-Dame de Bon Secours**, située à la limite de Outgaarden, à droite et en retrait de la chaussée de Tirlemont. Occupant dans les champs une situation privilégiée, cet oratoire est l'un des plus jolis de la région. Edifié, dans son ensemble, en 1718, il présente un chœur plus ancien, en forme de demi-tourlelle et une nef ornée de pilastres et d'arcs cintrés. On y accède par un beau portail baroque. A l'intérieur, plusieurs ex-voto témoignent du culte séculaire à la Vierge. Retour à Lumay où nous franchissons la Grande Ghête à hauteur de l'**ancien moulin à eau de Lumay**, qui a appartenu dans le passé aux seigneurs du village. Le moulin a fonctionné jusqu'en

1974. Il sert, de nos jours, de maison des jeunes et de la culture. Au-delà du moulin, nous tournons à gauche pour gagner Saint-Remy-Geest. Nous laissons, au préalable, à notre gauche, **Mont-à-Lumay**, l'un des plus pittoresques hameaux de tout le Brabant. En parcourant l'unique rue de cette minuscule agglomération, on se croirait revenu quelque deux siècles en arrière. Maisonnets basses, fermes encore en exploitation ou transformées en résidences principales ou secondaires, tout ici baigne dans un climat de paix et de sérénité.

Dans le prolongement de Mont-à-Lumay, à cheval sur Zétrud-Lumay et Saint-Remy-Geest, subsiste un **marais** d'un hectare et demi, petite réserve naturelle du plus haut intérêt tant sur le plan botanique qu'ornithologique.

#### SAINT-REMY-GEEST (km 128,9)

Charmant village (rattaché à Jodoigne), bâti à flanc de coteau autour de son église. La plupart des maisons et des fermes ont été construites à l'aide de la fameuse pierre de Gobertange, dont les carrières sont toutes proches (voir plus loin).

A l'entrée de la localité, à gauche, à 200 mètres en retrait de notre route, le **Moulin de Genville**, très vieille usine hydraulique, qui appartient, entre autres, aux seigneurs de Mélin. Il a cessé toute activité en 1947 et fut admirablement restauré en 1972. A l'intérieur, la machinerie est restée en état de marche, tandis que la roue à aubes est toujours visible. Le moulin proprement dit fait partie d'un ensemble de bâtiments bien équilibrés qui sont ordonnés autour d'une cour carrée et qui comportent un corps de logis, une grange, la salle des machines et des dépendances, constructions remontant, en partie, au XIX<sup>e</sup> siècle, ce qui ne les empêche pas de former un tout homogène.

Continuant notre randonnée, nous passons devant l'**Eglise Saint-Remy**, plantée sur une butte dominant le village. Edifié, en 1768, en pierres de Gobertange, cet édifice se caractérise par son élégante tour plantée en façade et surtout par sa situation privilégiée d'où l'on domine tous les environs. A l'intérieur, dont la nef est divisée en quatre travées, nous relierons deux confessionnaux



Panorama de Saint-Remy-Geest.

Louis XV et huit bancs rustiques. A l'extérieur, encastrée dans un des murs, une belle pierre tombale (1750) enrichie de rocailles, d'un calice et de têtes d'anges.

Les abords du sanctuaire sont ravissants. La pierre de Gobertange y est quasi omniprésente. La **rue d'En Bas**, notamment, située en contrebas de l'église, mérite d'être parcourue. Elle est restée pratiquement inchangée depuis 150 ans et baigne dans une atmosphère surannée qui n'est pas pour déplaire.

Nous quittons Saint-Remy-Geest.

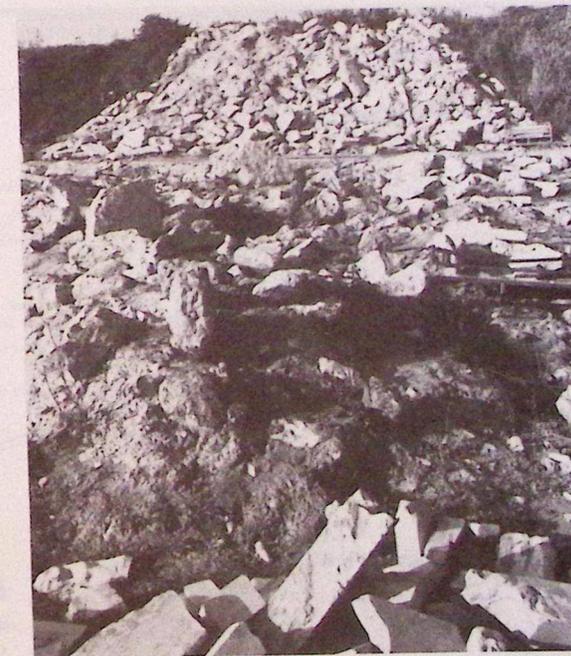
Un jet de pierre nous sépare... de la pierre de Gobertange.

#### GOBERTANGE (km 129,8)

Hameau du village de Mélin, Gobertange doit sa notoriété à ses carrières d'où l'on extrait la pierre dite de Gobertange, calcaire, de couleur blanchâtre, très estimé, qui se durcit au contact de l'air. Cette pierre fut utilisée, dans le passé, pour la construction totale ou partielle de nombreux monuments civils et religieux, dont la cathédrale Saint-Rombaut à Malines, l'hôtel de ville et la cathédrale Saint-Michel à Bruxelles, les halles d'Ypres, l'église Saint-Léonard à Zoutleeuw (Léau), ainsi que plusieurs abbayes. Aujourd'hui, elle est surtout employée pour la restauration d'édifices anciens et la reconstruction de diverses habitations, surtout dans la région.

Autrefois des dizaines d'ouvriers étaient occupés à l'extraction de la pierre en creusant des galeries horizontales à ± 10 mètres de profondeur. Aujourd'hui, il n'existe plus qu'un atelier (à droite et en bordure de notre route) qui traite principalement la pierre de remploi. De nos jours, l'extraction proprement dite n'a lieu que tous les quatre ans environ. La prochaine campagne est prévue pour 1984. Les carrières sont situées dans la vallée à gauche de la chaussée (beau point de vue).

Un peu plus loin, à droite, sur un petit tertre, la **Chapelle Sainte-Marie-Madeleine**, petit bijou, de style ogival, construit, en pierres de Gobertange, au XV<sup>e</sup> siècle. Il s'agit d'un édifice tout simple, de plan rectangulaire, qu'achève un chevet plat. Le sanctuaire,



Gobertange: la fameuse pierre locale de couleur blanchâtre.

qui était en ruine, a été entièrement restauré, il y a une dizaine d'années. Tant à Gobertange qu'à Mélin, que nous nous apprêtons à traverser, de nombreuses fermes, fermettes et maisons ont été édifiées ou reconstruites à l'aide de pierres provenant des carrières locales.

## MELIN (km 131,6)

Paisible village (rattaché aujourd'hui à Jodoigne) à vocation essentiellement agricole comme en témoignent les grosses et belles fermes qui animent le paysage non seulement de Mélin (Centre), mais aussi de Maison du Bois et Sart-Mélin, deux des principaux hameaux de la localité.

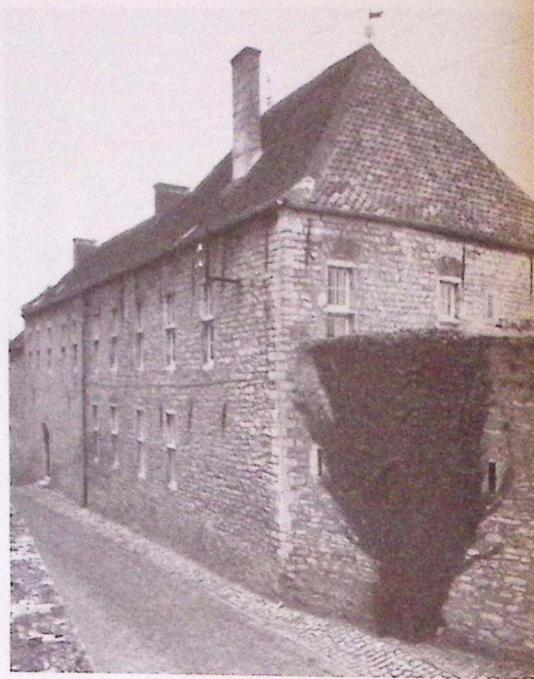
À notre gauche, la **Ferme Forlemps** occupe l'un des côtés de la charmante place du village. La partie la plus ancienne est constituée par l'aile droite à pignons à gradins (XVI<sup>e</sup> siècle). Quant au porche-colombier, il fut réédifié vers le milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle.

L'**Église Notre-Dame de la Visitation** (1780), plantée sur une éminence, domine le village. Il s'agit d'un édifice assez imposant caractérisé par sa tour en façade, construite en pierres de Gobertange; la brique fut utilisée pour le reste de l'édifice. Le mobilier, en chêne, forme un ensemble harmonieux avec maître-autel Louis XV, boiseries du chœur Louis XVI, très beaux bas-reliefs Louis XVI également (à l'entrée du chœur) et orgue Renaissance (XVI<sup>e</sup> siècle) tout à fait remarquable.

Voisine de l'édifice, la **cure** est une ravissante petite construction du XVIII<sup>e</sup> siècle exhaussée au XIX<sup>e</sup> siècle et caractérisée par une élégante porte en plein cintre surmontée d'un larmier.

En face de l'église, l'une des plus belles fermes de la région: la **Grande Cense du Seigneur** avec superbe corps de logis Renaissance (XVI<sup>e</sup> siècle) et mur de clôture encore percé de meurtrières.

Une autre ferme typique du centre du village est la **Ferme de la Hesserée ou Hesserée**, située un peu à l'écart et en contrebas de l'église. Il s'agit d'un robuste ensemble de caractère défensif, dominé par son puissant porche-tour à deux étages (XV<sup>e</sup> siècle),



Mélin: l'imposante Grande Cense du Seigneur.

qui fut utilisé, entre autres, comme vigie. Quant au corps de logis, il fut reconstruit dans la première moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle. Nous continuons notre randonnée par **Maison du Bois** (hameau de Mélin) où se succèdent fermettes et habitations rurales pour lesquelles la pierre de Gobertange fut abondamment utilisée. Nous gagnons ensuite **Sart-Mélin**, autre hameau de Mélin, où trois monuments retiendront notre attention.

Tout d'abord, à gauche et à 50 mètres en retrait de notre circuit, la **Ferme de la Converterie**, ancienne possession de l'abbaye de La Ramée. Elle se signale surtout par sa grange majestueuse du XVII<sup>e</sup> siècle, édiflée en pierres de Gobertange.

Plus loin, à une centaine de mètres à droite, nous jouissons d'une belle vue d'ensemble sur la **Ferme d'Awans**, complexe de bâtiments bien équilibrés, édiflés en 1754, avec corps de logis harmonieux, conçu dans l'esprit de la Renaissance, robuste porche-colombier frappé aux armes des d'Awans et imposants bâtiments agricoles ordonnés autour d'une cour carrée.

À quelques dizaines de mètres, derrière la Ferme d'Awans, la **Chapelle Saint-Antoine**, charmant oratoire, à une seule nef, construit en pierres de Gobertange et que prolonge un chœur édiflé en briques avec pierres d'angles; ce dernier remonte au milieu du XVI<sup>e</sup> siècle; quant à la nef, elle fut reconstruite en 1723-1724. Un joli clocheton, recouvert d'ardoises, est planté en façade. Pèlerinage à saint Antoine l'Ermite, principalement le 17 janvier, jour de la fête de ce bienheureux.

Nous voici maintenant à hauteur de la route Jodoigne-Wavre dans laquelle nous nous engageons à droite (direction Wavre). Nous suivons cette artère pendant quelques centaines de mètres, puis nous tournons à droite (direction Beauvechain).

## BEAUVECHAIN (km 141,5 à hauteur de l'église)

Centre agricole au terrain légèrement accidenté. Source de la Néthen. La nouvelle entité communale, qui groupe, outre Beauvechain, les villages de Tourinnes-la-Grosse, Nodebais, Hamme-Mille et L'Ecluse, compte, de nos jours, 5.187 habitants. Importante

base aérienne. Restaurants. Manège. Terrain de camping-caravaning.

### Syndicat d'initiative

M. Guy de Streeel, président, rue de Wavre, 14 à 5998 Beauvechain; tél.: 010/86.60.17.

### Promenades balisées pour piétons

«Promenade Saint-Bavon». Départ: Place communale (6,5 km). «Promenade Sainte-Ermeinde». Départ: église de La Bruyère (4,8 km).

Avant d'entamer la longue traversée du village, signalons que Beauvechain de même que Tourinnes-la-Grosse formaient, sous l'Ancien Régime, une enclave de la principauté de Liège dans le duché de Brabant.

Nous contournons, à présent, l'aérodrome militaire aménagé en 1935, puis agrandi et modernisé au lendemain de la seconde guerre mondiale. Il s'étend en partie sur le territoire des villages limitrophes (Tourinnes-la-Grosse, Nodebais et Piétrébaix).

Nous traversons le hameau de **La Bruyère (km 139,2)** avec église néo-classique (1872), ornée de vitraux modernes de Louis Crespin et F. Crickx et chœur en pierre de Gobertange polie. À 1,7 km au sud de La Bruyère, la **Ferme de Wahenge**, l'un des plus beaux ensembles ruraux de la région, est blottie dans un romantique décor de bois et de champs. Elle fut pendant des siècles la propriété de l'abbaye d'Averbode et fut presque entièrement reconstruite dans le courant du XVIII<sup>e</sup> siècle. Un des salons du corps de logis a été tapissé, en 1816, à l'aide d'un remarquable papier peint à décor de ruines.

Deux bons kilomètres nous séparent du centre même de **Beauvechain (km 141,5)** où un arrêt s'impose. À l'entrée de la localité, à une centaine de mètres, à gauche, nous apercevons, enclous dans la propriété du notaire Guy de Streeel (rue de Wavre), l'**ancien moulin Haccourt**, édiflé, en briques, en 1780. Ce moulin à vent, qui était pourvu de deux couples de meules, est désaffecté et dépourvu de ses ailes depuis de très nombreuses années. La tour, avec partie supérieure en bois et toit conique, existe toujours et est en bon état. Un projet est à l'étude visant à donner à ce moulin une nouvelle affectation.

L'**Église Saint-Sulpice** est un sanctuaire néo-gothique assez vaste construit d'après les plans de l'architecte E. Coulon (1852-1856). Le mobilier forme un ensemble homogène, de style néo-gothique, avec élégante chaire de vérité, œuvre des frères Goyens, de Louvain, et orgues magnifiques (1863). Mais la pièce la plus remarquable du sanctuaire est constituée par ses **fonts baptismaux romans** (XII<sup>e</sup> siècle) en grès de la Meuse avec cuve carrée ornée de quatre fêtes reliées entre elles par des arcatures; cette œuvre témoigne du savoir-faire de nos artistes romans.

La **cure**, voisine de l'église, est une très jolie demeure du XVIII<sup>e</sup> siècle en briques et pierres blanches avec soubassements en moellons. Le toit de l'édifice est agrémenté d'une lucarne à volutes.

La **place communale** a gardé, dans son ensemble, un charme désuet qui n'est pas pour déplaire. Si l'aménagement de la base millitaire de Beauvechain a réduit dans une large mesure les zones livrées à la culture, la commune possède encore plusieurs belles fermes disséminées sur son territoire, les plus caractéristiques étant celles de la **Grande Greyette** (1734) et de la **Petite Greyette** (1737) dont le corps de logis est orné d'une ravissante



Beauvechain: les fonts baptismaux romans (XII<sup>e</sup> siècle) de l'église Saint-Sulpice.

porte baroque, toutes deux situées, à l'est du village, au lieu-dit «Les Burettes».

Notre prochain objectif sera Tourinnes-la-Grosse.

## TOURINNES-LA-GROSSE (km 143,5)

Séduisant village agricole, arrosé par la Néthen et rattaché de nos jours à l'entité communale de Beauvechain. Restaurant. Terrain de camping-caravaning. Pêche en étang. Résidence du célèbre barde wallon, Julos Beaucarne, ... quand il n'est pas en tournée.

### Promenade balisée pour piétons

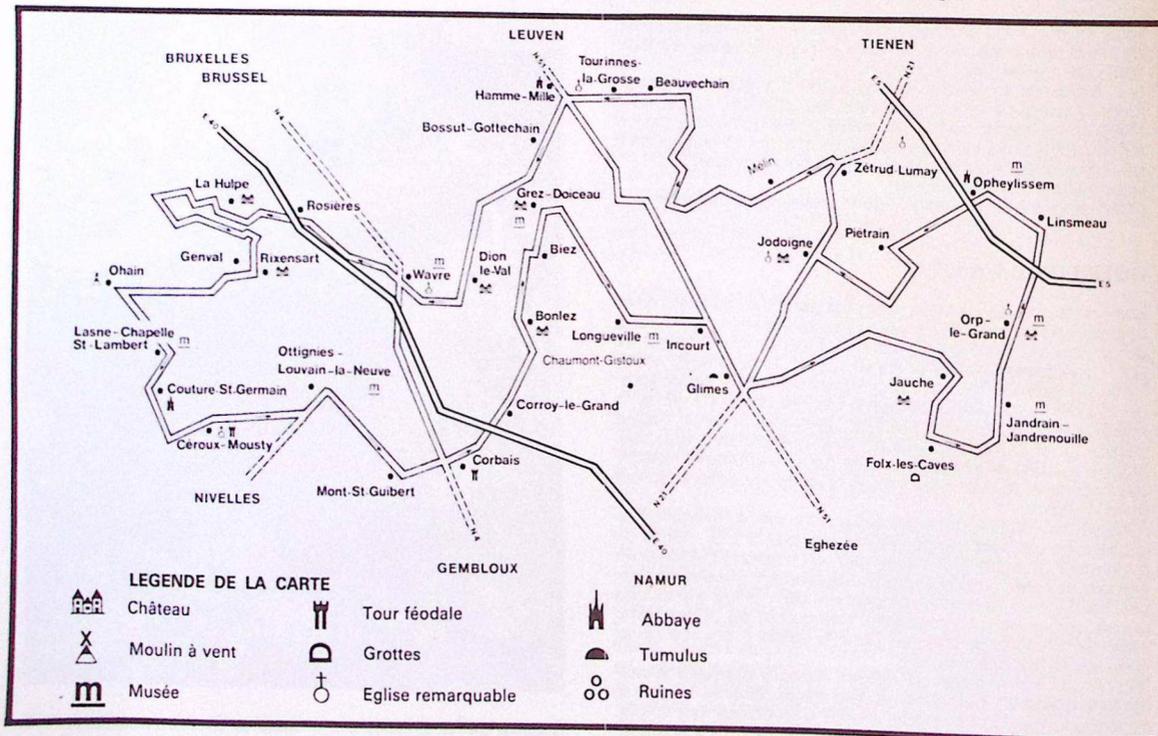
«Promenade Saint-Martin» (10,8 km).

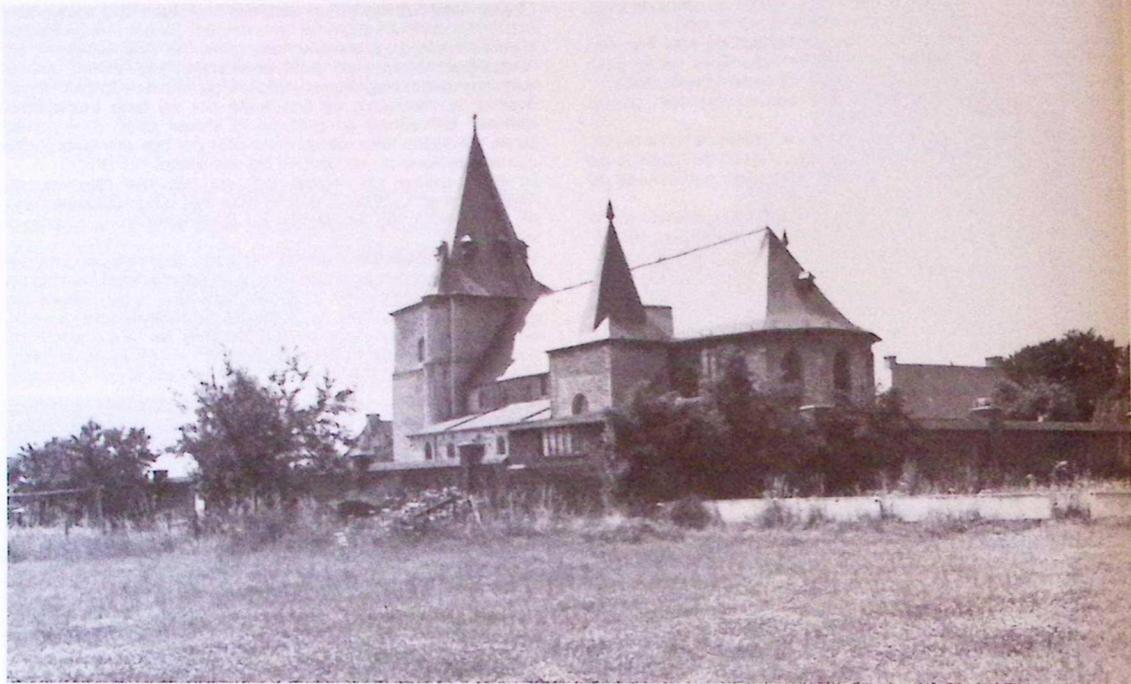
### Manifestations culturelles et populaires

Fêtes de la Saint-Martin, les trois dernières semaines de novembre avec représentations théâtrales dans l'église avec participation de la population locale, concerts, jeux, réjouissances populaires et expositions à la cure et dans les fermes du voisinage.

À l'entrée de Tourinnes-la-Grosse, à 400 mètres environ, à gauche et en retrait de notre route, la **Ferme de Gérardmont**, déjà citée en 1314, fut reconstruite au début du XVIII<sup>e</sup> siècle et modifiée par la suite en fonction des besoins. Elle est toujours exploitée. Un peu plus loin, à 200 mètres à droite de notre circuit, l'ancienne **Ferme des Jésuites**, qui fut la propriété des Jésuites de Louvain jusqu'à la suppression de leur ordre, en 1773, se signale surtout par son corps de logis qui a gardé son aspect original (fin du XVI<sup>e</sup> - début du XVII<sup>e</sup> siècle) avec ses fenêtres et pierres d'arêtes typiques et ses voûtes et cheminées monumentales. Un peu au-delà de la Ferme des Jésuites, l'ancienne **Ferme de la Franche-Comté** mérite également de retenir notre attention. Elle appartient, de 1619 à 1775, à l'abbaye de Parc à Heverlee. Le corps de logis (1636), bâti en briques et pierres de Gobertange, a fière allure. Sa base pourrait remonter au XVI<sup>e</sup> siècle. Les étables et annexes sont du XVIII<sup>e</sup> siècle.

Près de l'entrée du domaine, un monument votif, la **Chapelle Moïart**, édiflée en 1850, abrite un Calvaire (1,60 x 1,10 m), œuvre récente (1967) due au talentueux céramiste régional, Max vander Linden.





Tourinnes-la-Grosse: la superbe église Saint-Martin est sans conteste le joyau architectural de la vallée de la Néthen.

Reprenons notre route. Nous voici au pied de la butte que couronne l'admirable Eglise Saint-Martin.

L'**Eglise Saint-Martin** est incontestablement le joyau architectural de la vallée de la Néthen en même temps que l'un des plus vénérables monuments religieux construits en Brabant. La nef **centrale**, à cinq travées, en constitue la partie la plus ancienne. Soutenue par de puissants piliers carrés sans chapiteaux, elle évoque encore la basilique chrétienne primitive. Sa construction remonte au X<sup>e</sup> siècle et peut-être même au IX<sup>e</sup> siècle. Le **chœur**, terminé par une abside à cinq pans, date du XIII<sup>e</sup> siècle. De style ogival primaire, il se caractérise par sa voûte, à nervures très fines, reposant sur des consoles nues et des colonnettes. De la même époque date la robuste **tour** plantée en façade et qui valut à Tourinnes-la-Grosse son qualificatif de la Grosse. Edifiée en pierres de Gobertange, elle possède des murs dont l'épaisseur varie entre 1,60 et 1,70 mètre. Cette tour est inachevée; elle devait initialement supporter un étage de plus et s'élever encore de 10 mètres environ. La porte d'entrée, de style Louis XV, fut percée en 1746. Les nefs latérales furent reconstruites au lendemain de l'incendie qui ravagea le sanctuaire en 1640. Par la même occasion les deux bras du transept, qui remontait au XIII<sup>e</sup> siècle, furent reconstruits et coiffés d'une flèche surmontée d'un petit bulbe. Remaniée à plusieurs reprises, l'église bénéficia, de 1953 à 1963, d'une dernière campagne de restauration dirigée par les architectes Simon Brigode et Valéry De Wilde, et le professeur R.M. Lemaire qui assumait le rôle important de conseiller historique. Cette campagne, menée avec un soin tout particulier, a restitué au sanctuaire son aspect primitif tout en lui permettant de retrouver sa pleine signification. De la prairie située derrière l'église, la vue d'ensemble est particulièrement saisissante. Volontairement dépouillée, l'église n'en possède pas moins quelques meubles intéressants. Tout d'abord, une admirable **Charité de Saint Martin**, en bois polychrome (deuxième quart du XVI<sup>e</sup> siècle), puis la chaire de vérité aux décors baroques, un très beau **banc de communion**, en fer forgé, de style Louis XV, deux confessionnaux Louis XIV, des fonts baptismaux en pierre bleue (XVII<sup>e</sup> siècle), un Calvaire en bois, œuvre rustique du XVI<sup>e</sup> siècle, sortie

d'un atelier régional, un tableau de P.-J. Verhaghen figurant Jésus chez Simon le Pharisien (1755), ainsi que plusieurs œuvres modernes du céramiste Max vander Linden, dont une grande et **belle chasse** recouverte de cuivre et de céramiques contenant des reliques de saint Corneille et de plusieurs martyrs.

La **cure** assez imposante à laquelle on accède par un porche-colombier est une ancienne ferme ou une ancienne auberge aménagée en presbytère dans la seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle. La **petite place** du village, avec, outre la cure et l'église encore ceinturée de son cimetière, un magnifique marronnier centenaire qui veille jalousement sur une vieille pompe, en pierre bleue, datée de 1861, et les quelques maisons situées en contrebas, a gardé un charme délicatement désuet qui n'est pas pour déplaire. Signalons encore, au nord de la localité, en bordure des champs, et à quelques centaines de mètres de la frontière dite linguistique, la ravissante **Chapelle Notre-Dame du Rond-Chêne**, centre d'un pèlerinage à la Vierge tombé plus ou moins en désuétude. Un premier oratoire aurait été bâti, en ce lieu, en 1356. La chapelle actuelle, construite en belles pierres de Gobertange, date de 1768. Elle ne comporte qu'une nef terminée par un chevet à trois pans. La façade très sobre est surmontée d'un clocheton carré lui-même sommé d'une flèche octogonale tandis que deux majestueux tilleuls semblent veiller jalousement sur ce petit sanctuaire rural.

Continuant notre randonnée dans la vallée de la Néthen, nous atteignons bientôt Hamme-Mille non sans avoir jeté, au passage, un coup d'œil, à droite, sur les épaisses frondaisons qui situent le domaine de Valduc auquel on accède par une admirable drève. A droite, toujours, une échappée nous permet d'apercevoir, dans le lointain, le château de Valduc (voir plus loin).

#### HAMME-MILLE (km 146)

Coquet village arrosé par la Néthen et bordé, au nord, par le Forêt de Meerdael. Hamme-Mille est rattaché, aujourd'hui, à la nouvelle entité communale de Beauvechain. Restaurant.

**Promenade balisée pour piétons**



Hamme-Mille: l'Eglise Saint-Amand.

«Promenade Saint-Corneille» (9,7 km).

#### Manifestations folkloriques

Le 4<sup>e</sup> dimanche après Pâques, messe solennelle, à 10 h, à la Chapelle Saint-Corneille (voir plus loin) suivie de la Procession Saint-Corneille à laquelle participent plusieurs groupes historiques et près de deux cents cavaliers venus de tous les coins du pays.

L'**Eglise Saint-Amand**, devant laquelle nous passons, est un édifice néo-classique d'une grande simplicité de lignes. Le mobilier est modeste. A noter toutefois un Christ en Croix dans la tradition gothique (XVI<sup>e</sup> siècle) et un tabernacle orné de deux statues et des bustes du Christ (± 1700), ensemble qui proviendrait de l'ancienne abbaye de Valduc.

La **Chapelle Saint-Corneille**, au hameau de Mille (accès par Tourinnes-la-Grosse), est un modeste mais gracieux oratoire de style ogival. Construit en 1460, il se caractérise par son plan rectangulaire, son chevet plat et son clocheton à pans coupés. Du mobilier, nous détacherons un grand tableau où figure un impressionnant Christ en Croix; il s'agit d'une peinture sur bois réalisée dans la tradition du XV<sup>e</sup> siècle. A noter aussi une chasse de Saint-Corneille et une Notre-Dame dit de Hamme-Mille où la Vierge est figurée entourée de guirlandes de fleurs, deux œuvres en céramique de Max vander Linden. C'est devant la chapelle qu'a lieu, le 4<sup>e</sup> dimanche après Pâques, une messe solennelle en plein air suivie de la procession en l'honneur de saint Corneille.

En face de la chapelle, la jolie **Ferme ter Cammen** dont les constructions remontent aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles. Quant au **Domaine de Valduc** (propriété privée), il est situé au nord de l'agglomération de Hamme. Il occupe l'emplacement d'une ancienne abbaye de moniales cisterciennes fondée, vers 1230, par Henri II, duc de Brabant. Supprimé au lendemain de la Révolution française, le monastère fut vendu en 1800. L'église abbatiale, d'abord, puis d'autres bâtiments furent démolis. Seuls le moulin, la ferme et quelques remises échappèrent à la destruction. La **ferme abbatiale** a fière allure. Construite en briques avec usage de grès pour les encadrements, elle se signale par son beau corps de logis millésimé 1773, et ses étables aux voûtes remarquables. Un peu à l'écart de la ferme, le **moulin à eau** éta-

bli en bordure de la Néthen. Déjà cité en 1431, il fut reconstruit au début du XVII<sup>e</sup> siècle et agrandi en 1774. Amputé de nos jours de sa machinerie, il sert présentement de résidence. Quant aux **deux remises** percées de portes cochères et recouvertes d'un toit à la Mansard, elles datent respectivement de 1732 et de 1775, la paternité de la seconde remise a été parfois attribuée au fameux architecte Laurent-Benoît Dewez qui œuvra à Valduc à partir de 1765.

Le **château** actuel a été édifié en 1867 suivant les plans de l'architecte Vanderlinden.

Le **parc** est admirable. Il est animé de jolis plans d'eau et peuplé d'arbres séculaires dont un **if** magnifique dit if de Charles Quint, qui aurait été planté dans le courant du XVI<sup>e</sup> siècle. Dans le parc toujours, une autre pièce rare, un ancien **pilori** composé d'une colonne ronde terminée par un vase néo-classique, le tout posé sur des marches formant un octogone.

Revenons à nos moutons, en l'occurrence, la Route des Six Vallées.

Un peu au-delà de l'église Saint-Amand, nous atteignons la route Louvain-Wavre dans laquelle nous nous engageons à gauche puis à droite (direction Wavre). Nous traversons bientôt le village de Bossut-Gottechain.

#### BOSSUT-GOTTECHAIN (km 148,8)

Village agricole, rattaché à l'entité communale de Grez-Doiceau et composé de trois agglomérations: Bossut (à 1 km à droite de notre route), Gottechain (à gauche de notre route) et Pécrat situé plus à l'ouest.

#### Promenade balisée pour piétons

«Promenade de la Verte Voie» (7 km).

A notre gauche, au cœur d'un beau domaine boisé, le **château de Guertechain** (propriété privée) forme, avec ses dépendances, un agréable ensemble édifié au XIX<sup>e</sup> siècle, à l'exception d'une tour-colombier, à deux niveaux, construite en briques sur base en moellons et datée: 1657.

Plus loin, toujours à gauche, l'agglomération de **Gottechain** éta-



Hamme-Mille: une des remises de l'ancienne abbaye de Valduc.

gée sur une colline et dominée par son **église**. Ce sanctuaire, de style néo-gothique, est dédié à saint Remacle. On y accède par un impressionnant escalier de 45 marches. Le mobilier est moderne à l'exception d'un très beau confessionnal Louis XV, d'une statue de saint Remacle (XVI<sup>e</sup> siècle) et des fonts baptismaux avec base en pierres et cuve en cuivre. A l'extérieur, une superbe pierre tombale ornée de blasons gothiques.

A notre droite, à présent, nous découvrons, dans le lointain, **Bossut** (petit crochet recommandé). L'**Eglise Notre-Dame** est un édifice de style classique, construit en 1782-1787, en briques et pierres blanches. Le mobilier est assez important. A remarquer surtout le maître-autel monumental, de style baroque composite, animé par un grand tableau où figure une « Adoration des Mages », tableau peint dans l'esprit de de Crayer et provenant de l'ancienne abbaye de Florival. Les autels latéraux, de style Louis XV, sont également dignes d'intérêt, de même que le buffet des orgues (XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles) et diverses statues du XVIII<sup>e</sup> siècle.

A droite de l'église, l'ancienne **cure**, occupée de nos jours par une communauté de bénédictines, est une imposante construction élevée en 1780. Un fronton et un entablement classiques enjolivent la façade.

Nous reprenons notre circuit pour abandonner bientôt la route de Louvain à Wavre afin de visiter le centre de Grez. A cet effet, nous nous engageons, à gauche, dans la rue du Stampia.

### GREZ (km 151,7 à hauteur de l'église de Grez)

Très jolie bourgade (8 841 habitants) arrosée par la Dyle et ses affluents, le Train, le Piètrebois et le Pisselet. Les villages de Nèthen, Archennes, Bossut-Gottechain et Biez font aujourd'hui partie de la nouvelle entité communale de Grez-Doiceau. Restaurants. Manèges. Golf (18 trous).

#### Manifestation folklorique

Le dimanche qui suit la Saint-Georges (23 avril), messe solennelle (à 9.30 h) à l'église Saint-Georges, suivie à 10.30 h de la Procession équestre de la Saint-Georges avec la participation d'une centaine de cavaliers.

#### Promenades balisées pour piétons

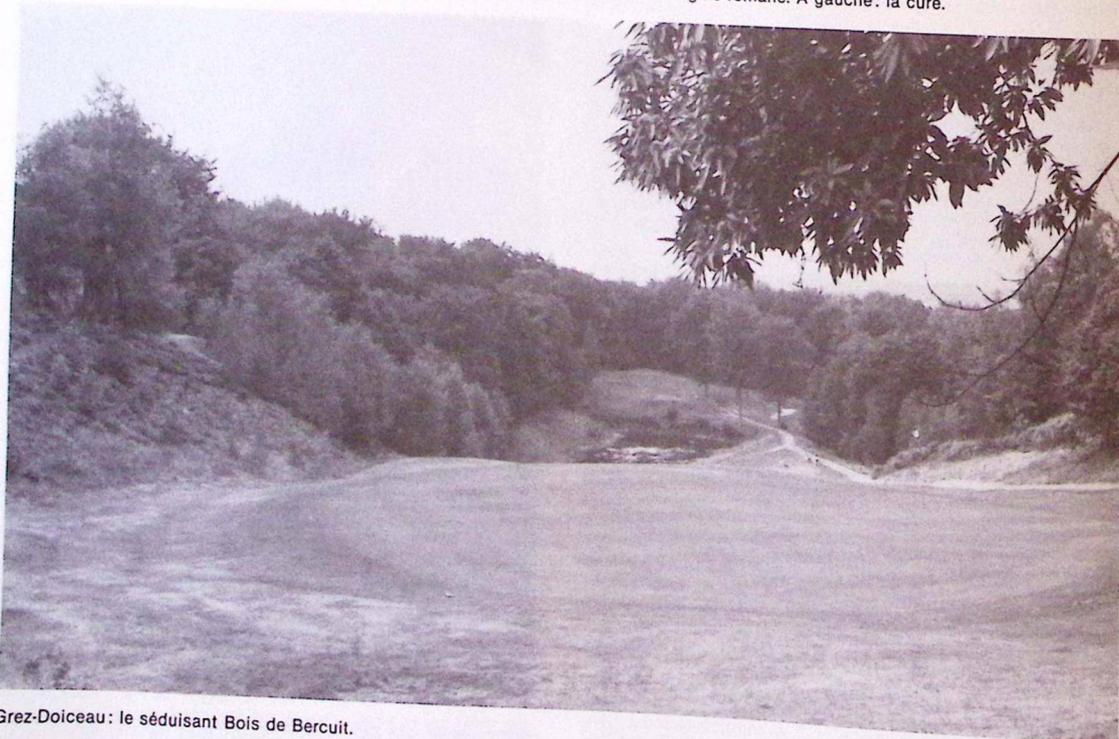
- Promenade du Bercuit\* (8,5 km).
- Promenade des Trois Vallées\* (9 km).
- Promenade de la Verte Voie\* (7 km) à travers Archennes et Bossut.

- Promenade des Murs\* (9,5 km) à travers Nèthen.

L'**Eglise Saint-Georges**, à Grez Centre, fut reconstruite, en briques, vers 1780 (le plafond du chœur porte la date : AN 1782 NO) à l'exception de la tour romane, en pierres blanches, coiffée d'un clocher très effilé, qui remonterait au sanctuaire primitif (XII<sup>e</sup> siècle). Cet édifice assez vaste, divisé en trois nefs, abrite un intéressant **mobilier**. On détaillera plus spécialement le maître-autel (XVII<sup>e</sup> siècle) au décor plantureux avec, au centre, un tableau



Grez-Doiceau: l'église Saint-Georges date de 1780 à l'exception de la tour d'origine romane. A gauche: la cure.



Grez-Doiceau: le séduisant Bois de Bercuit.

d'inspiration rubénienne, œuvre de Jacques de Formentray (1661); puis les stalles de 1600 environ et les lambris (début du XVI<sup>e</sup> siècle) garnissant les bas-côtés, des menuiseries de haute qualité; ensuite, la **chaire de vérité** (1648), œuvre d'une valeur exceptionnelle affectant la forme d'un calice avec relief représentant saint Georges terrassant le dragon. La sculpture est également bien représentée avec un **Christ** (XIII<sup>e</sup> siècle) de toute beauté, personnage central d'un Calvaire dont la Vierge et saint Jean sont des productions plus tardives (XVI<sup>e</sup> siècle), ensuite un groupe exquis où figurent sainte Anne, la Vierge et l'Enfant, et enfin une composition folklorique figurant saint Georges terrassant le dragon, ensemble inspiré des images gothiques. Culte à saint Marcoul, vénéré dans ce sanctuaire depuis plus de trois siècles. A côté de l'église, la **cure**, élégante maison du XVIII<sup>e</sup> siècle couverte d'un toit à la Mansard.

Nous continuons en direction de Wavre. Après un parcours de 2,5 km, nous tournons, à gauche, nous remontons l'attrayant vallon du Pisselet et traversons le hameau de **Dolceau (km 155,5)** où subsistent quelques jolies fermes chaulées des XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles. Par contre, l'église dédiée à saint Pierre n'offre rien de particulier. Nous poursuivons en direction de Dion-le-Val.

Nous bénéficions, à gauche, d'un beau point de vue sur le magnifique **bois de Bercuit**, au relief très accidenté, où alternent les massifs de chênes, de bouleaux, de hêtres et d'épicéas. Cette zone, jadis fort giboyeuse, a perdu, en partie, son caractère sauvage à la suite de l'aménagement d'un nouveau quartier résidentiel et de l'installation, en 1970, d'un terrain de golf (18 trous) avec équipement annexe comportant un club-house, une piscine en plein air, un bar et un restaurant. Le golf à lui seul s'étend sur 37,5 hectares. Le gibier n'a cependant pas totalement disparu de cette forêt en miniature. On y rencontre encore des chevreuils et des faisans et, parmi les oiseaux de proie, des moyens ducs.

### DION-LE-VAL (km 157)

Agreste village arrosé par le Pisselet. Dion-le-Val avait fusionné, il

y a une vingtaine d'années, avec Dion-le-Mont, sous l'appellation de Dion-Valmont avant d'être rattaché à la nouvelle entité communale de Chaumont-Gistoux.

Le **site** formé par l'église et son cimetière, la cure et son parc ainsi que la vieille ferme attenante, a gardé dans son ensemble le charme délicat et la beauté tranquille qu'avaient jadis nos villages brabançons. Il est toutefois regrettable que les arbres de la place qui complétaient admirablement le décor, aient été abattus enlevant du même coup à la place une partie de sa grâce et de sa fraîcheur.

L'**église**, dédiée à saint Martin, est un édifice tout simple, à trois nefs, construit en 1837-1839. On y conserve une ravissante Vierge à l'Enfant (fin du XV<sup>e</sup>, début du XVI<sup>e</sup> siècle) qui fut malheureusement mutilée au début de ce siècle pour être habillée de broderies et de velours par ailleurs somptueux et précieux. On y voit, en outre, deux groupes d'inspiration folklorique représentant la Charité de saint Martin, l'un datant de la fin du XVI<sup>e</sup> siècle et ornant l'autel du saint, l'autre du XVII<sup>e</sup> siècle, placé dans le fond du sanctuaire.

On notera encore une statue folklorique de saint Roch (XVI<sup>e</sup> siècle). Dans le cimetière, plusieurs pierres tombales, remarquables par les sculptures et les motifs qui les décorent, sont adossées au mur de l'église; notamment celle de Marie de Dion (†1556) dans un décor de temple classique et celle de Philippe de Dion et de son épouse, Blanche de Lalaing où les défunts sont représentés dans la pose des gisants.

On remarquera encore, contre le mur extérieur du chevet, un beau tabernacle en pierre, aux armes des seigneurs de Dion (œuvre de 1500 environ).

La **cure** datant de 1773 forme, avec son pigeonnier et la grosse ferme qui la prolonge, un ensemble du plus séduisant effet. En retrait de la place se dresse, dans son écrin de verdure, le **château** de Dion (propriété privée), spacieuse maison de plaisance (XIX<sup>e</sup> siècle) qui remplace un manoir plus ancien (1542) qui fut la résidence des seigneurs de Dion, dont l'un des descendants, le marquis de Dion, fut l'un des pères de l'automobile et créa la fameuse Dion-Bouton.



Dion-le-Val: la belle pierre tombale de Philippe de Dion et de son épouse, Blanche de Lalaing, adossée au mur extérieur de l'église.

Un bon kilomètre plus loin, la chaussée débouche sur la R. 43 dans laquelle nous nous engageons à droite (direction Wavre). Nous quittons le frais vallon du Pisselet, traversons un bocage. La route ménage d'admirables **perspectives** sur la région encaissée à souhait, puis coupe la N. 4, à l'entrée de Wavre.

Après avoir franchi la N. 4 Bruxelles-Namur à hauteur de la signalisation lumineuse, nous rejoignons le centre de Wavre par la rue de Namur (assez forte déclive) et la **place Alphonse Bosch**, que les vieux Wavriens continuent d'appeler la place du Sablon. En forme de triangle scalène, cette place peut être considérée, avec son éventail de brasseries, restaurants, boutiques de luxe et banques, un peu comme le forum actuel de Wavre.

Au centre de la place, une statue allégorique, due au ciseau du sculpteur Geefs, figurant l'Histoire inscrivant dans ses fastes le 25<sup>e</sup> anniversaire du règne de Léopold I<sup>er</sup>. Ce monument fut inauguré le 3 juillet 1859 en présence du duc de Brabant, le futur Léopold II.

Au-delà de la Place Alphonse Bosch, nous enjambons la Dyle par le **Pont du Christ**, dont un des parapets (à notre gauche) sert de support à un Christ, en fer forgé, placé à cet endroit pour marquer la limite des territoires de Wavre et de Basse-Wavre, telle qu'elle se présentait sous l'Ancien Régime. Ce Christ fut, au fil de l'histoire, l'objet de bien des vicissitudes. C'est ainsi qu'il fut frappé d'un coup de biseau lors des assauts répétés que livrèrent, dans l'après-midi et la soirée du 18 juin 1815, les troupes françaises de Grouchy, commandées par le général Vandamme, à l'arrière-garde de l'armée prussienne, pour s'emparer de cette position-clé sur la route de Bruxelles que constituait la ville de Wavre. Ce même Christ fut l'objet, en 1927, d'un acte de mauvais gré et précipité par des inconnus dans la Dyle. Promptement repêché, il reprit la place qu'il occupe aujourd'hui non sans avoir eu à pâtir, en septembre 1944, des combats qui préludèrent à la libération de la ville par les Alliés.

Par la **rue du Pont du Christ**, l'une des artères les plus animées et les plus commerçantes de Wavre, nous revenons à l'**Hôtel de Ville (km 162)** au terme d'une magnifique et palpitante randonnée au cœur de l'Est du Brabant wallon.

## avis - échos - avis - échos

Rappel à nos membres : la cotisation 1984 est maintenue à 400 Fr.

En dépit des charges toujours plus lourdes résultant, entre autres, de l'augmentation des frais d'impression de notre revue et de la majoration des tarifs postaux, nous sommes heureux d'informer nos membres que le montant de leur cotisation pour 1984 est maintenu à 400 Fr (TVA comprise). Dans ce montant est inclus le prix de l'abonnement à notre revue bimestrielle "Brabant" (6 numéros par an).

Nous prions instamment nos membres de verser dans toute la mesure du possible, avant le 15 janvier 1984, la somme de 400 Fr à titre de cotisation pour 1984 au titre de cotisation pour 1984 au C.C.P. 000-0385776-07 de la Fédération Touristique du Brabant, rue du Marché-aux-Herbes 61 à 1000 Bruxelles. Ils éviteront, de la sorte, le désagrément d'une interruption ou d'un retard dans la livraison de notre périodique.

Par la même occasion, nous rappelons à nos affiliés qu'ils ont toujours la faculté de souscrire un **abonnement combiné**, formule leur assurant à des conditions avantageuses le service simultané des éditions française et néerlandaise (15 numéros au total) de notre revue.

A cet effet, ils sont invités à verser la **somme de 700 Fr** (TVA comprise) à notre CCP mentionné plus haut.

Signalons, enfin, à l'intention des lecteurs occasionnels ou qui sont plus spécialement intéressés par l'un ou l'autre article que la revue "Brabant" peut être obtenue au prix de 80 Fr par numéro.

A la Caisse Générale d'Epargne et de Retraite

### Exposition "L'enfant dans l'art belge de 1800 à nos jours"

Plus de cent peintures et sculptures d'artistes belges réunies en une exposition, ce n'est déjà pas banal. Faire côtoyer à la même cimaise des œuvres représentatives des courants symboliste, naturaliste, animiste et surréaliste, l'entreprise est osée. Mais tisser de plus un fil d'Ariane à travers près de deux siècles d'art belge, en prenant comme thème



Jean de la Hoesse: portrait de Melle De Buysscher (détail), l'une des nombreuses peintures présentées à l'exposition «L'enfant dans l'art belge de 1800 à nos jours».

## avis - échos - avis - échos

la représentation de l'enfant, tient de la gageure.

C'est pourtant le défi lancé par l'exposition "L'enfant dans l'art belge de 1800 à nos jours" organisée par la CGER dans sa galerie de la rue des Boiteux à Bruxelles du 18 novembre au 5 février.

Est-il curieux de constater que la plupart de nos artistes peintres et sculpteurs ont pris au moins une fois l'enfant pour thème, chacun à sa manière, avec sa propre approche idéologique et psychologique, mais cependant dans l'esprit des courants successifs de l'art de l'époque? Cette exposition en apporte le témoignage évident.

A travers des œuvres de Navez, Ferdinand et Henri de Braekeleer, Frédéric, Smits, Khnopff, Ensor, Evenspoel, Wouters, Daeye, Tytgat, Van Dyck et autres Magritte, l'exposition propose toute une gamme de contrastes: des poses figées des enfants de bourgeois aux jeux bruyants des enfants du peuple, des atmosphères inauthentiques et suaves que l'on trouve chez de nombreux artistes à la réalité crue des naturalistes, de la tranquille mystique des symbolistes à la retenue des animistes en passant par la représentation quelque peu choquante des surréalistes... tous contrastes qui subsistent chez les artistes contemporains.

Mais sous la palette de tous les artistes, le visiteur découvrira la même interrogation lancinante: quelle sorte d'enfant suis-je en train de peindre? Est-ce l'enfant tel qu'il est en réalité ou tel que je le rêve? Ses yeux me renvoient-ils mon image?

Au visiteur d'interroger l'interrogation.

#### Renseignements pratiques

L'exposition "L'enfant dans l'art belge de 1800 à nos jours" se tient dans la Galerie de la CGER, rue des Boi-

teux 12 à 1000 Bruxelles, jusqu'au 5 février 1984.

Elle est ouverte tous les jours, dimanches compris, sauf le 25 décembre et le 1er janvier, de 10 à 18 heures.

Un catalogue contenant les reproductions de toutes les œuvres exposées, dont plus de 70 en quadrichromie, est en vente.

Il est aussi possible de se le procurer par virement de 400 F + 50 F (pour frais d'envoi) au compte 008-8966000-25 de la CGER, Service Culturel, à Bruxelles.

Des visites guidées gratuites sont organisées à l'intention des groupes et des écoles qui sont priés de prendre rendez-vous en téléphonant au 02/213.71.68 où l'on peut aussi obtenir tout renseignement relatif à l'exposition.

#### Premier marché européen des traditions de Noël à Bruxelles

Christkindleins Markt (Nuremberg)  
Christkindmarkt (Munich)  
Christkendelsmärik (Strasbourg)

La Ville de Bruxelles et le Marché des Antiquités et du Livre du Sablon ont réalisé les 17 et 18 décembre derniers, dans le cadre prestigieux du Grand Sablon, un marché de Noël reprenant l'ensemble des coutumes européennes qui ont imaginé cette belle fête de la Nativité.

Le visiteur a pu y trouver, tout en flânant le long des échoppes, comme à Cologne, Strasbourg ou Nuremberg les merveilles de l'art artisanal du bois, de la céramique, les objets clinquants de l'arbre de Noël, les douceurs et friandises typiques, et surtout l'arbre de Noël.

Père Noël et son âne y ont distribué des bonbons; les chorales ont lancé leurs chants d'amour au milieu des vieux cantiques. On a pu aussi déguster des spécialités régionales ar-

rosées de vin chaud à la cannelle. Les marchés de Noël sont anciens et très populaires. Ils représentent une tradition vieille de plusieurs siècles. Ils tirent leur origine des foires moyenâgeuses, comme celle du Munich (1310).

Le Christkindmarkt de Nuremberg fut aussi d'abord un marché, mais, dès 1639, on y vendit des articles de Noël.

On fêtait Apollon, on fêtera Jésus. En Asie certains peuples allumaient des feux, pour fêter le retour de l'astre brillant. Dans la Rome Antique des fêtes sanglantes célébraient le retour du soleil (natalis invicti). Les druides en pays celtique prêtaient à ce réveil un sens plus profond. Les Germains y ajoutent leurs coutumes païennes (sacrifice de sangliers et de chevaux à Wotan et à Donar).

... En ces jours un édit de César Auguste ordonna un recensement et chacun partit pour s'inscrire dans sa cité. Joseph et Marie montèrent de Nazareth vers Bethléem. Jésus fut enfanté dans une grotte et réchauffé par l'âne et le boeuf... il y eut les anges, les bergers, les rois mages... Tels sont les faits que nous livrent les Evangiles.

NOEL: naissance du Soleil.

NOEL: naissance de Jésus.

On garnissait les demeures et les étables de branches vertes pour banir l'hiver et adjurer le retour du printemps.

Entre le XIIe et le XIIIe siècle, la représentation de la crèche se répand chez les maîtres d'art: la mosaïque, la pierre, le marbre, le bois, le verre, la peinture etc...

En 1494, l'humaniste Sébastien Brant condamna la coutume des branches de sapin, à cause des croyances païennes. Il y eut de nombreux édits concernant la coupe des sapins en Bavière, en Saxe, en Alsace, en Suisse, etc...

Le sapin vert reste le symbole de l'es-

## avis - échos - avis - échos

pérance et de la vie...

Passer un journée de dimanche de l'avent à cheminer au travers d'un marché de Noël a un charme certain. Sur ces marchés, des chorales d'enfants interprètent des chants de Noël de la Renaissance; on y joue des pièces de Noël; on y entend des instruments traditionnels; on y côtoie l'Armée du Salut; on y mange; on y boit. On y présente tous les articles pour garnir l'arbre, tous les personnages de la crèche, les friandises, les cartes, les jouets, enfin tout ce qui chante Noël.



La Place du Grand Sablon était particulièrement animée, les 17 et 18 décembre derniers, à l'occasion du Premier Marché européen des traditions de Noël.

La journée est ponctuée de cloches, de chants, de musique sacrée. Dans la ville flotte une odeur de cannelle, de clou de girofle... On sent le pain d'épices et le vin chaud...

Ces marchés font oublier les vicissitudes du temps présent et nous plongent dans la fête de l'espoir et du nouveau.

### Bibliographie

Alain de Benoist: Fêter Noël.  
J. Ruland: Noël en Allemagne.

### JODOIGNE, Foyer et vitrine d'art vivant de l'est brabançon

Expression fastueuse de la vie culturelle en cette quinzaine automnale d'octobre à Jodoigne: dans une harmonieuse complémentarité de disciplines artistiques et en une symbiose bien ordonnée, la cité de Saint Médard abritait les assises d'un brillant festival international de chants chorals, d'un gala floral, d'une prestigieuse soirée de musique instrumentale et d'une exposition de peintures et d'art sacré dont cette chronique est le propos.

Cette exposition s'est tenue du 7 au 15 octobre dernier dans la splendide église Saint-Médard. L'initiative de l'association Sauvegarde du Patrimoine Architectural(\*) nous a ainsi révélé un artiste chaumontois Roger Versteegen dont le langage plastique dénote d'emblée une assez remarquable maîtrise d'un art symboliste extrêmement "parlant" dans la rigueur de son dépouillement.

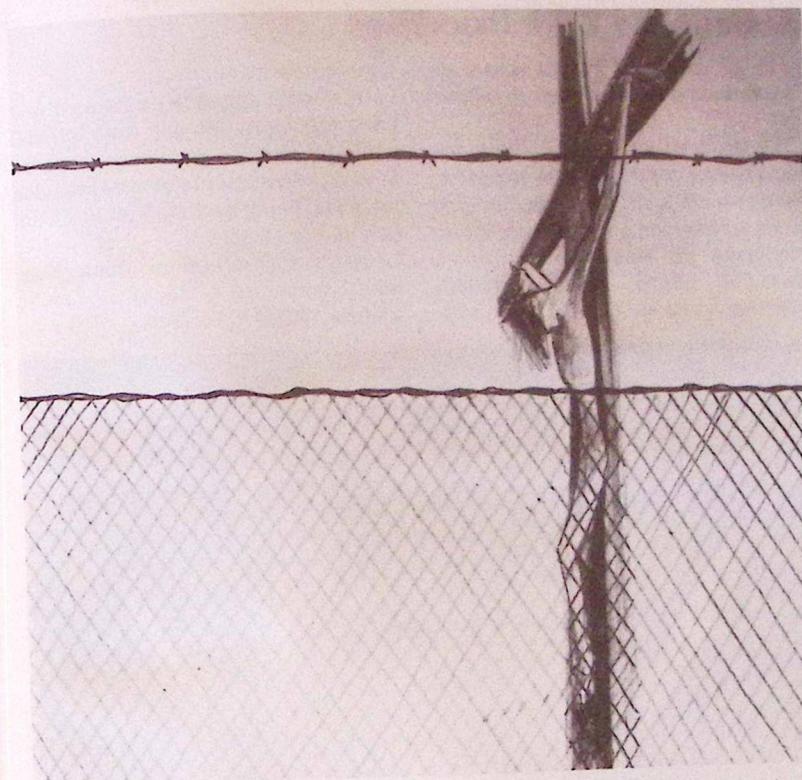
S'inspirant de la Passion du Christ, Roger Versteegen en dégage une composition très cohérente de quinze tableaux transcendant radicalement toute l'iconographie de ce qu'il est convenu d'appeler un Chemin de Croix au sens médiéval et "saint sulpicien" de sa représentation. Ce qu'il nous découvre en une saisissante suite de scènes d'opéra pictural, c'est une méditation lyrique, une réflexion dramatique de la Passion de l'humanité universelle, mais traduite dans une pureté plastique, une sobriété formelle et une technique chromatique de lumière dignes des meilleurs maîtres de l'expressionnisme. Sa référence aux Ecritures Sacrées aboutit paradoxalement à un message plastique dénué de toute mystique mais singulièrement chargé d'émotion des valeurs spirituelles et humaines universelles.

Le public ne s'y est pas trompé qui, très souvent, est revenu pour une deuxième ou troisième visite de cette exposition dont le vernissage en



Notre Président, M. Emile-Georges Courttoy, a tenu à honorer de sa présence la cérémonie d'ouverture de la remarquable exposition de peinture et d'art sacré qui s'est tenue, en octobre dernier, dans la belle église Saint-Médard à Jodoigne.

## avis - échos - avis - échos



L'un des quinze tableaux de Roger Versteegen exposés à l'église Saint-Médard à Jodoigne. S'inspirant de la Passion du Christ, l'artiste en a tiré une vision personnelle transcendant radicalement toute l'iconographie traditionnelle.

l'église Saint-Médard était honoré et rehaussé de la présence de Monsieur le Député permanent Emile-Georges Courttoy, de très nombreuses notabilités, personnalités et représentants d'institutions culturelles, d'artistes de renom et de grandes figures du monde des arts belge. Cette brillante quinzaine artistique jodoignoise allait trouver son épilogue en une réception en présence de S. Ex. l'Ambassadrice de S.M. la Reine des Pays-Bas, du ministre Valmy Féaux, de l'échevin des Beaux-Arts de la ville de Bruxelles, R. Leclercq, des artistes Jean-Claude Vanden Eynden et Maxence Larrieu et d'autres nombreux invités de marque.

(\*) Tous renseignements pour l'obtention de la brochure et de la planche de quinze croquis édités à l'occasion de cette exposition auprès de l'association Sauvegarde du Patrimoine Architectural, rue d'En-Bas, 3, 5905 Saint-Remy-Geest - Tél. 010/81.29.03.

### Quatre nouveaux fascicules dans la collection "Musées vivants" de Wallonie et de Bruxelles

Le CACEF a entrepris l'année passée la publication d'une nouvelle série "musées vivants" de Wallonie et de Bruxelles dont le but est de faire connaître des éléments précis de notre patrimoine culturel conservé dans

nos musées et cela en une cinquantaine de volumes.

Après quatre fascicules parus en 1982, le CACEF en présente cette année quatre nouveaux:

- Trésor du Prieuré d'Oignies. Chef-d'œuvre de l'orfèvrerie mosane, par C. Malaise-Héger.
- Tapisseries d'Enghien du XVI<sup>e</sup> siècle. Verdures avec jeux d'enfants, par G. Delmarcel.
- Paul Delvaux. Son œuvre aux Musées Royaux des Beaux-Arts de Belgique à Bruxelles, par S. Houbart-Wilkin.
- Bijoux mérovingiens de Trivières, par J. Cession-Loupe.

Ces fascicules présentent une vue complète sur les collections étudiées: point de vue historique, technique, artistique, commercial, ... en une vingtaine de pages.

Abondamment illustrés de photographies noir et blanc et de dessins, s'il en est besoin, ils sont édités au format d'un livre de poche et sont disponibles dans le commerce au prix de 120 Fr.

A titre complémentaire, le CACEF a réalisé deux cassettes vidéo couleurs d'une durée de 25 minutes avec le concours du centre audiovisuel de Louvain-la-Neuve. Les commentaires sont assurés par A. D'Haenens, professeur à l'Université Catholique de Louvain.

La première de ces cassettes décrit un intérieur art nouveau: "le studio Eugène Isaye de Liège", la seconde a trait au "Trésor du Prieuré d'Oignies".

Pour les obtenir, il suffit de verser la somme de 1.200 Fr au CCP 000-0181654-70 du CACEF, rue des Brasseurs 175 à 5000 Namur en précisant la norme de reproduction souhaitée. (VHS, Betamax, V-2000 ou U-Matic standard).

Ces brochures et vidéocassettes de la collection sont réalisées avec le concours de la Province de Brabant.

# avis - échos - avis - échos

## Guide de l'architecture des années 25 à Bruxelles

Ce guide original fait la synthèse du courant créatif fertile des années 25 à partir de documents réunis pendant 15 années de recherches.

Au lendemain de la guerre, le marché de la construction connaît un clivage radical.

D'une part, la grande bourgeoisie d'affaires va, à partir des années 1925, participer activement à la construction de nouveaux quartiers résidentiels composés d'hôtels particuliers et d'immeubles à appartements luxueux. Elle choisit ses architectes parmi ses pairs. Le client impose ses goûts.

Quelques grandes figures donnent le ton : les Empain se font construire un palais avenue des Nations, les Wielemans, avec A. Blomme comme architecte, construisent en 1926 leur hôtel particulier, 14 rue Defacqz.

Parmi les grandes réalisations de l'époque, il faut compter le cinéma Métropole, rue Neuve (1930), le Résidence Palace (1922-28), ensemble résidentiel le plus luxueux à l'époque : piscine intégrée, théâtre, restaurant, jardin suspendu ...

Des architectes s'affirment dans cette renaissance bourgeoise : Polak, Petit, Jaspar, Bonduelle. Ce marché est très fermé.

Parallèlement s'était constitué, dès 1919, un courant moderniste à velleité esthétique et sociale, animé par les frères Bourgeois, F. Bodson, R. Verwilghen, ... qui réagissaient contre le monopole de la demande. Ils firent une propagande intensive telle qu'au lendemain de la seconde guerre mondiale, le "modernisme" apparaîtra comme un fait acquis.

Quoi qu'il en soit, aucune de ces attitudes ne fut favorable à une reconnaissance historique de l'effort architectural de l'époque en Belgique.

Les oeuvres et projets montrent que l'imagination créative ne peut être

prise en défaut et l'architecture de l'entre-deux-guerres reste à découvrir.

L'intention de ce guide, publié par les Archives d'Architecture Moderne, est de rendre justice sans sectarisme à ces architectes qui participèrent au modelage du visage de Bruxelles dans un ultime souci d'urbanité avant le grand exode vers la campa-

gne de l'après-guerre.

Le fascicule possède également une carte (dépliant) des quartiers intéressants à parcourir dans l'ensemble de la ville avec numéros et adresses des maisons, nom de l'architecte et année de construction.

Ouvrage de référence donc pour mieux connaître et découvrir l'architecture 1925 à Bruxelles.



Uccle: villa (1925) sise avenue Circulaire, construite suivant les plans de l'architecte Victor Dirickx. La décoration de cet immeuble n'est pas sans évoquer celle des grands établissements thermaux comme Dax, Vittel... très en vogue à l'époque.

## Les manifestations culturelles et populaires

JANVIER 1984

**BRUXELLES:** Au Museum de l'Institut Royal des Sciences Naturelles de Belgique, 29 rue Vautier: Exposition «Les gigantesques reptiles marins, il y a septante millions d'années». L'Exposition est ouverte de 9h30 à 12h30 et de 13h30 à 17h00, jusqu'au 5 janvier - Dans la Salle d'Exposition des «3B», 61, rue du Marché-aux-Herbes: Les Métiers d'Art de la Province de Liège (jusqu'au 7 janvier) - Aux Musées Royaux d'Art et d'Histoire, 10, Parc du Cinquantenaire: Exposition «Pèlerinages aux divinités hindoues - L'Inde d'hier et d'aujourd'hui» (jusqu'au 9 janvier) - Exposition «Les reliefs rupestres de l'Iran Ancien» environ 2.000 ans avant Jésus-Christ - Ville siècle après Jésus-Christ (jusqu'au 29 janvier) - Dans la Galerie de la Caisse Générale d'Epargne et de Retraite, 12, rue des Boiteux: Exposition «L'enfant dans l'art belge, de 1800 à nos jours». Ouvert tous les jours, dimanches compris, sauf le 25 décembre et le 1er janvier, jusqu'au 5 février. Entrée libre - A la Galerie du Crédit Communal de Belgique (Passage 44): Exposition «Ces sacrés petits trains». Ouvert tous les jours, de 11h30 à 18h30, jusqu'au 22 janvier.

**SAINT-GILLES:** Au Centre Culturel Jacques Franck, 94 Chaussée de Waterloo: Exposition «Marionnettes et Théâtres de Marionnettes en Belgique». Ouvert tous les jours, sauf le lundi, de 14 à 17h30, jusqu'au 9 janvier.

**5 BRUXELLES:** Au Théâtre National-Centre Rogier (Petite Salle): «La salle à manger» de A.R. Gurney Jr, avec, entre autres, Martine Willequet et Alain Leempoel (jusqu'au 4 février).

**10 BRAINE-L'ALLEUD:** Au Foyer Socio-Culturel, 4 rue Jules Hans: les Midis de Braine, de 12h30 à 13h50: Conférence-débat par Alexandre Minkowski, professeur à l'Université R. Descartes - Hôpital Port Royal, sur le thème «Les enfants du tiers-monde».

**11 BRUXELLES:** Au Théâtre National-Centre Rogier (Grande Salle): «La Nuit des Rois» de William Shakespeare, avec, entre autres, Pascal Racan, Florence Crick, Georges Bossair, André Debaar, Jo Rensonnet, etc... Musique originale de Julos Beaucarne (jusqu'au 15 février).

**13 BRUXELLES:** Dans la Salle d'Exposition des «3B»: «Les Métiers d'Art de la Province de Luxembourg» (jusqu'au 28 janvier) - Dans les Palais du Centenaire (Heyssel): 62e Salon International de l'Automobile, du Motocycle et du Cycle (jusqu'au 23 janvier).

**14 BRUXELLES:** Au Centre Rogier (Salle Vinci): Exposition féline internationale organisée par le Cat Club de Belgique. L'exposition est ouverte de 9 à 18h. Entrée (adulte): 120 fr; enfant: 60 fr (également le 15 janvier).

**15 NIVELLES:** Au Waux-Hall, Grand-Place: «La Salle des Profs» de Liliane Wouters, par le Centre de Création théâtrale de la Maison de la Culture de Mons.

**19 BRUXELLES:** A l'Auditorium des Musées Royaux des Beaux-Arts, 3 rue de la Régence: Midis du Cinéma; au programme: «L'Orateur» de Bretislav Pojar, «Au Pays des visages: la photographie Gisèle Freund» de Frédéric Rossif (de 12h30 à 13h30).

**24 BRAINE-L'ALLEUD:** Au Foyer Socio-Culturel: Les Midis de Braine, de 12h30 à 13h50: Conférence-débat par Eric Laurent, journaliste à France Culture sur le thème «Vois de technologie et filière soviétique».

**25 BRAINE-L'ALLEUD:** Au Foyer Socio-Culturel: «Articule» par la Compagnie Speedy Banana (à 20h).

**27 NIVELLES:** Au Waux-Hall, Grand-Place: «La Jonglerie» de Dario Fo, par le Collectif «Nouvelle Scène Internationale» avec Charles Cornette.

**29 GALMAARDEN:** Fête de la Saint-Paul, au hameau de Saint-Paul, tradition populaire remontant à 1382. Le matin, messe solennelle avec bénédiction des petits pains de seigle (pauwel-broodjes). L'après-midi, à partir de 14h30, chevauchée de Saint-Paul, où dans le cadre d'une manifestation typique, les petits pains, réputés miraculeux, sont lancés dans la foule.

FEVRIER 1984

**2 BRUXELLES:** A l'Auditorium des Musées Royaux des Beaux-Arts, 3 rue de la Régence: Midis du Cinéma; au programme «Le Mystère Picasso», le célèbre film d'Henri-Georges Clouzot, sur une musique de Georges Auric (12h30 à 13h30).

**7 BRAINE-L'ALLEUD:** Au Foyer Socio-Culturel: Les Midis de Braine, de 12h30 à 13h50: Conférence-débat par Philippe Wade, Directeur des Affaires spatiales et internationales de T.D.F., sur le thème «Que sera la télévision de demain?».

**16 BRUXELLES:** A l'Auditorium des Musées Royaux des Beaux-Arts: Midis du Cinéma; au programme «Le conte des contes» de Youri Norstein, et «Rythme, Couleur, Sonia Delaunay» d'Yves Kovacs (de 12h30 à 13h30).

**21 BRAINE-L'ALLEUD:** Au Foyer Socio-Culturel: Conférence-débat par André Frossart, journaliste, sur le thème «J'ai rencontré Jean-Paul II» (de 12h30 à 13h50).

**BRUXELLES:** Au Théâtre National - Centre Rogier (Grande Salle): «Le 7ème jour, Dieu créa les autres» de Mark Medoff, avec, entre autres, Lesly Buntin et Raymond Avenièrre - Dans la Petite Salle: «La salle à manger» de A.R. Gurney Jr. Ces deux spectacles seront donnés jusqu'au 10 mars.

**24 BRUXELLES:** Dans la Salle d'Exposition des «3B»: Exposition «Le Domaine de la Lice» (jusqu'au 10 mars).

MARS 1984

**1 BRAINE-L'ALLEUD:** Au Foyer Socio-Culturel, à 20h: William Scheller, auteur-chanteur-compositeur.  
**BRUXELLES:** A l'Auditorium des Musées Royaux des Beaux-Arts: Midis du Cinéma; au programme «Costakis, le collectionneur» de Barrie Gavin (à 12h30).

**3 TIRLEMONT:** Grand cortège carnavalesque.  
**4 VILLERS-LA-VILLE:** Grand cortège carnavalesque.  
**ZEMST:** Grand cortège carnavalesque.

**6 BRUXELLES:** Grand cortège carnavalesque (à 14h).  
**VILVORDE:** Grand cortège carnavalesque (à 20h).

**11 NIVELLES:** Grand cortège carnavalesque (à 14h).  
**12 NIVELLES:** Carnaval Aclot avec sortie des groupes nivellois, grand feu des Gilles et feu d'artifice (à 20h).

**17 LOUVAIN:** Grand cortège carnavalesque.

**24 BRUXELLES:** Dans les Palais du Centenaire (Heyssel): Salon International des Vacances, du Tourisme et des Loisirs (jusqu'au 1er avril).